



10 SPECTACLES / THÉÂTRE / DANSE

TRAVERSÉES DU MONDE ARABE

pour emprunter les chemins
qui nous relient les uns aux autres

21 FÉV.



31 MAR.
2017



159 AVENUE GAMBETTA | 75020 PARIS
RÉSERVATIONS | 01 43 64 80 80 | WWW.LETARMAC.FR

TRAVERSÉES DU MONDE ARABE

ENTRETIEN AVEC VALÉRIE BARAN, DIRECTRICE DU TARMAC

Pour la troisième fois, vous programmez une série de spectacles réunis sous le titre Traversées, comment faut-il entendre ce mot ? Ce titre ?

Il s'agit d'une invitation à l'enjambement, au dépassement des obstacles qui peuvent s'élever entre les hommes, les artistes, les peuples. Je souhaite donner à voir dans ces Traversées le renouvellement des formes par la rencontre, l'union, le brassage et le métissage des idées et des propositions artistiques.

En 2017, les Traversées seront arabes, pourquoi ce choix ?

La France, le Maghreb, l'Égypte et le Moyen-Orient syro-libanais entretiennent des liens forts depuis presque treize siècles, et, dans la plupart de ces pays, le français reste la langue étrangère la plus répandue. Entre fascination orientaliste, conquêtes coloniales prédatrices, luttes de libération, « politique arabe », migrations, l'histoire entre nos pays est complexe, paradoxale et douloureuse. Aujourd'hui, on estime que 12 ou 13 millions de Français, juifs, chrétiens et musulmans, ont une partie de leur histoire de l'autre côté de la Méditerranée. Ce sont aussi ces relations - parfois les plus intimes - que nous avons au monde arabe que les Traversées invitent à explorer.

Quelles ont été vos intentions dans la construction de ces Traversées ?

Dans cette période sombre que nous vivons où le monde arabe est, à tort, de plus en plus souvent perçu par certains comme une menace ou irrémédiablement étranger à nos sociétés européennes, j'ai construit cette manifestation avec l'envie de dépasser nos propres limites, nos projections fantasmées.

Les artistes, qui ont une perception aiguë et une sensibilité exceptionnelle pour le présent, à telle enseigne qu'on leur prête souvent une vision quasi prophétique, proposent dans le cadre de ces Traversées une mise en commun artistique, une alternative à la dichotomie centre/périphérie, classique/contemporain ou Occident/Orient et brisent la seule perspective ethnocentrique.

Ce sont donc dix spectacles programmés et plusieurs pays... traversés.

La Syrie, l'Algérie, le Maroc, le Liban mais en mêlant beaucoup d'autres horizons ! Ici, un auteur québécois écrit sa pièce, *Les Paratonnerres*, à Beyrouth. Là, Brecht est relu dans une géopolitique arabe contemporaine. Là encore, un artiste belge met en scène une petite fille dans un *Kamyon* qui pénètre en Europe clandestinement, fuyant la guerre et les horreurs mais porteuse de tous les espoirs de l'enfance.

Ailleurs, un auteur roumain et un collectif d'artistes libanais sont réunis autour du personnage biblique de Job dans *Paysages de nos larmes* et un metteur en scène français propose la redécouverte de l'auteur majeur et bouleversant du *Déterreur*, le Marocain Mohammed Khaïr-Eddine.

Des regards croisés, multiples, métissés et... très féminins !

Les femmes sont très présentes dans cette programmation, c'est vrai. Elles remplacent parfois les hommes. Ainsi Georges, le principal protagoniste du formidable roman de Sorj Chalandon, *Le Quatrième mur*, devient une femme. Tout comme *GaliléE* qui, dans le Maroc d'aujourd'hui, s'élève, seule, contre l'ignorance des religieux et leur obscurantisme délétaire.

Avec *De la justice des poissons*, la comédienne syrienne Nanda Mohammad réfléchit avec nous sur la notion de « ville refuge » et sur notre responsabilité face aux réfugiés. Dans *La Civilisation, ma mère !...* de Driss Chraïbi, c'est une femme aussi, qui, pour sortir de sa condition d'analphabète confinée aux murs de sa cuisine, étudie avec l'aide de sa petite-fille et gagne enfin sa liberté.

Une femme encore raconte dans *Amer l'impossible* retour en Algérie pour accompagner les cendres de sa grand-mère et dans *Fatmeh*, ce sont deux femmes cette fois, sublimes et puissantes, qui dansent la condition qui est la leur, sur la voix éternelle de la chanteuse la plus adulée du monde arabe, Oum Kalthoum...

Ainsi, ces Traversées sont une invitation à porter un double regard sur ce monde arabe souvent si proche mais aussi sur nous-mêmes. Tous les artistes réunis ont pris appui de part et d'autres des obstacles qui sont sensés nous séparer pour les franchir en tendant la main, l'oreille, en ouvrant grand les yeux, l'esprit et le cœur et nous inviter à cheminer ensemble.

Propos recueillis par Bernard Magnier

THÉÂTRE

HORS LES MURS,
LE SPECTACLE EST PRÉSENTÉ DANS UN CAMION
INSTALLÉ PLACE DE LA RÉUNION
DANS LE VINGTIÈME ARRONDISSEMENT

KAMYON

Dans l'urgence, elle a pris son doudou et deux petits sacs. Elle vient peut-être de Syrie, peut-être d'ailleurs. La petite championne de cache-cache se retrouve avec sa maman dans un camion, emportée vers d'autres jeux, vers un autre destin... Kamyon nous fait vivre l'expérience de l'errance à hauteur d'enfant.

Texte, mise en scène | Michael De Cock
Avec Jessica Fanhan, Rudi Genbrugge
Musique | Rudi Genbrugge
Dramaturgie | Kristin Rogghe
Scénographie | Stef Depover
Costume | Myriam Van Gucht

21 FÉV.



25 FÉV.
2017

MAR. & MER. | 10H & 14H30
JEU. & VEN. | 14H30 & 20H
SAM. | 14H & 16H
DURÉE 55 MIN



Concept, création | Michael De Cock, Mesut Arslan,
Rudi Genbrugge, Deniz Polatoglu
Film d'animation | Deniz Polatoglu

Production | KVS
Coproduction | T - Arsenaal Mechelen, Platform 0090,
Les Francophonies en Limousin, Ex-Ponto Festival Ljubljana
Remerciements | Salman Samouaa

« LE THÉÂTRE EST UN EXERCICE D'EMPATHIE »

ENTRETIEN AVEC MICHAEL DE COCK, AUTEUR ET METTEUR EN SCÈNE

Comment est né votre projet ? Dans son contenu ? Dans sa forme ?

Depuis très longtemps je travaille en tant que journaliste et écrivain sur la migration. J'ai écrit deux livres et effectué plusieurs reportages sur ce thème qui m'intrigue et me fascine. En 2000, j'ai fait un premier spectacle dans un camion, un peu comme celui que je propose maintenant. C'était un spectacle très documentaire. Mais, depuis quelques années, je voulais raconter l'histoire du point de vue d'une petite fille. Je voulais ce regard d'enfance qui fait ressortir avec plus de force l'absurdité et la violence d'une telle situation. L'idée étant de plonger le public dans cette expérience et de montrer dans quelles conditions ces gens voyagent. C'est ce que j'ai fait dans *Kamyon*, et voilà pourquoi je l'ai créé en mêlant plusieurs histoires que m'ont racontées des familles de réfugiés, surtout celles d'une famille syrienne.

Le choix d'un enfant ? D'une petite fille ? Une évidence ? Le résultat d'une réflexion ? D'autres tentatives au préalable ?

Je crois, en effet, que ce point de vue est unique et peut beaucoup nous apprendre. Il y a tout d'abord cette naïveté qui nous frappe... Un enfant a toujours la capacité de s'échapper, de s'inventer des solutions. L'absurdité de la situation ressort pleinement de ce point de vue. D'autre part - à côté de cette capacité à s'échapper - l'enfant est très vulnérable, et les adultes ont une grande responsabilité envers les jeunes et les enfants. Et c'est cela, bien sûr, qu'il convient aussi de montrer et de dénoncer.

En regard du sujet abordé sur lequel nous recevons tous une abondance d'informations, d'analyses, de commentaires, quel rôle peut jouer le théâtre ?

Les informations, les statistiques, etc. ne nous touchent plus. Le théâtre, la théâtralisation, l'art en général, est un exercice d'empathie. Le théâtre nous fait ressentir une histoire par l'intérieur. Nous avons besoin de ce regard, de cet angle de vue.

LECTURE EN ÉCHO : Eux c'est nous, Les éditeurs jeunesse avec les réfugiés, 2016. Un texte de **Daniel Pennac** puis huit textes pour huit lettres (Réfugié, Étranger, Frontière, Urgence, Guerre, Immigration, Économie, Solidarité) et un acronyme « réfugiés » expliqué aux jeunes lecteurs.

THÉÂTRE

GALILÉE

« Spectacle en français et en arabe surtitré »

**Galilée est une femme !
Une révolution, une autre révélation.
Le centre est ailleurs et la parole surgit ici d'une place de village au Maroc. GaliléE, comme un éloge à ceux qui disent les temps nouveaux, à ceux qui malmènent les certitudes et nous empêchent de penser en rond.**

Extraits de *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht
Traduit de l'allemand par Éloi Recoing
(Titre original : *Leben des Galilei*) © L'Arche Éditeur
Conception, mise en scène | Frédéric Maragnani
Adaptation | Frédéric Maragnani, Boutaïna El Fekak
Dramaturgie | Hervé Pons
Distribution | Boutaïna El Fekak, Luc Cerutti,
Joseph Bourillon, Mehdi Boumalki, Nabil El Amraoui
Musique | Nabil El Amraoui
Scénographie | Frédéric Maragnani
Régie générale et lumière | Vanessa Lechat

22 FÉV.



25 FÉV.
2017

MER. JEU. & VEN. | 20H
SAM. | 16H
DURÉE 1H30



Régie son et plateau | Pierre Revel
Création lumière | Nolwenn Delcamp
Costumes | Hervé Poeydomenge
Administration | Violaine Noël

Production | Institut Français du Maroc - Site de Marrakech, Cie Travaux Publics
Participation artistique de l'ENSATT
Soutiens | Région Auvergne-Rhône-Alpes, SPEDIDAM
Travaux Publics Cie Frédéric MARAGNANI est subventionnée par la DRAC Nouvelle-Aquitaine, la Région Nouvelle-Aquitaine, le Conseil Départemental de la Gironde et la Ville de Bordeaux
L'Arche Éditeur est agent théâtral du texte représenté

« C'EST RARE POUR LES COMÉDIENNES D'AVOIR À PRENDRE EN CHARGE LA PENSÉE EN ACTION, D'INCARNER LA FORCE DE L'INTELLECT »

ENTRETIEN AVEC BOUTAÏNA EL FEKKAK, COMÉDIENNE

Dans cette pièce, vous jouez le rôle de Galilée. Un rôle qui a toujours été interprété par un homme. Comment avez-vous réagi lorsqu'on vous a proposé ce rôle ?

C'est grâce à Pierre Raynaud qui dirigeait l'Institut Français de Marrakech, que j'ai rencontré Frédéric Maragnani. Frédéric m'avait vu dans *Elle Brûle*, mise en scène par Caroline Guiéla Nguyen, et, de mon côté, j'avais été très marquée par son *Cas Blanche-Neige*, magnifique spectacle que j'avais vu à l'Odéon. C'était une réussite formelle et émotionnelle très forte. J'étais donc très heureuse de savoir que j'allais faire partie de cette aventure franco-marocaine avec lui. Je ne savais pas encore quel rôle j'allais jouer dans la pièce de Brecht. Quand Frédéric m'a proposé le rôle de *GaliléE*, c'est l'image de Nicolas Bouchaud qui m'est venue tout de suite, je l'ai revu tout en sueur, magnifique, chevauchant ce texte épique et j'ai pensé « non, je ne peux pas faire ça, je ne suis pas capable » mais, évidemment, je ne l'ai pas dit. J'ai eu besoin de parler avec Frédéric de la question du genre dans le spectacle. C'était mon inquiétude première. Est-ce que je devrais jouer un homme ? Frédéric m'a tout de suite rassurée, GaliléE sera une femme, on partira de la femme que je suis pour créer la fiction d'une chercheuse contemporaine.

Quelles sont les difficultés de ce rôle ? De ce rôle... pour une femme ?

C'est d'abord et avant tout une chance car beaucoup de rôles féminins appellent à l'expression d'une certaine palette : fragilité, émotivité, tendresse, sentiment amoureux, folie, douleur, légèreté. C'est rare pour les femmes d'avoir à prendre en charge la pensée en action, d'incarner la force de l'intellect. Le « penseur » est un homme. L'exaltation par la pensée est souvent le plaisir des hommes. C'est l'archétype jungien du Vieux Sage. C'était donc une nouveauté et un challenge pour moi en tant que comédienne. J'en ai été très heureuse car j'ai toujours été très sensible, au théâtre, à l'incarnation de la pensée dans des corps et j'ai toujours besoin de passer par le concept pour accéder à l'instinct de jeu. Frédéric est très fort pour cela, c'est un metteur en scène engagé, philosophiquement et politiquement. La difficulté a été de dépasser les tics de l'actrice qui cherche à mettre en avant son émotivité et d'aller du côté de la puissance d'une chercheuse politicienne, d'une femme tribun, tantôt lyrique tantôt froide.

SOIRÉE EN ÉCHO : Samedi 25 février, à l'issue du spectacle, rencontre avec **Olivier Weber**, auteur de *Frontières* (Éditions Paulsen - 2016)



© Nikolaus Dieckamp - Pise

« IL N'Y A PAS DE PLUS GRAND PLAISIR QUE CELUI DE LA CIRCULATION DES IDÉES »

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC MARAGNANI, METTEUR EN SCÈNE

Quelles sont les raisons qui vous ont guidé vers le personnage de Galilée. Est-ce le savant lui-même, sa destinée ? Est-ce le texte de Brecht, *La Vie de Galilée* ?

J'avais réellement découvert le texte au moment de la mise en scène d'Antoine Vitez à la Comédie-Française avec Roland Bertin dans le rôle de Galilée. Il y a une vraie vertu pédagogique dans le texte de Brecht qui se déroule de manière chronologique comme un biopic de cinéma hollywoodien et qui met en lumière les contradictions d'un monde en mouvement dans un système solaire en mouvement. Ce texte est pour moi comme un point de départ d'une compréhension des mouvements du monde et de la société et plus globalement de l'universalisme.

Vous avez décidé de confier le rôle de Galilée à Boutaina El Fekkak, et de faire du savant italien une femme marocaine. Pourquoi ce choix ?

Je me suis posé la question de ce qui faisait aujourd'hui mouvement dans nos sociétés, marocaine et française. Il suffit de lire les articles des journaux dans les deux pays pour voir que la question de l'émancipation des femmes (mais aussi de toutes les formes de minorités transgenres) est d'une actualité directe. Présenter un savant femme, nommée Galilée, en pleine puissance de sa jeunesse et de sa beauté (sublime Boutaina El Fekkak), qui fait des découvertes et démontre l'existence d'un mouvement de la Terre autour du Soleil à des religieux détenteurs de tous les pouvoirs, politiques, financiers, judiciaires et policiers, cela fait mouvement. Cela sort Brecht de son centre et le met en regard de l'évolution du monde d'aujourd'hui.

Une roulotte sur scène, une tente, est-ce une référence à Brecht ? La volonté de faire de Galilée un forain ? Un(e) réfugié(e) ?

La volonté de faire de Galilée une femme nomade, à la pensée qui vagabonde et peut à tout moment s'échapper. Il n'y a pas de plus grand plaisir que celui de la circulation des idées.

Quelle est selon vous la modernité de Galilée (le savant et le personnage de Brecht) ? Quelles sont ses leçons pour notre temps ?

La Vie de Galilée nous apprend combien le combat d'une vie est complexe et il envisage plusieurs formes selon les périodes et les tensions du monde. Brecht s'écrit également au travers du personnage de Galilée, lui qui a toujours été un errant, étranger à son propre pays avant l'arrivée des nazis, dangereux communiste aux États-Unis pendant et après la guerre, citoyen plus que douteux dans une Allemagne de l'Est communiste, celui-ci a toujours fait face à l'intransigeance des pouvoirs en place. Il apprend finalement ce qu'est la « ruse brechtienne », c'est-à-dire comment savoir être plus malin que son adversaire en sachant céder au bon moment afin de privilégier la circulation et la diffusion de ses idées.

GALILEO GALILÉI

Né à Pise en 1564 et mort à Arcetri en 1642, Galileo Galilèi est un savant italien, mathématicien, astronome et... dramaturge. **Mathématicien**, il a enseigné cette discipline - qui englobait alors la physique et l'astronomie - dans les universités de Pise et de Padoue. **Astronome**, il l'est par intérêt et son nom est demeuré associé à ses prises de position en faveur de la théorie de Copernic soutenant l'héliocentrisme (le soleil est au centre de l'univers et la terre tourne autour du soleil) contre le géocentrisme avancé par Aristote et soutenu par les savants conservateurs et surtout par l'Église qui voyait la terre au centre de l'univers. **Dramaturge**... la formule est un peu excessive mais Galilée écrivit néanmoins le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde**, livre commandé par le pape, rédigé en italien et non en latin et publié en 1632,

dans lequel il met en scène trois personnages : Salviati, un Florentin défenseur de la théorie copernicienne, en quelque sorte son « double », Simplicio, un partisan de la théorie défendue par l'Église et Sagredo, un Vénitien sans avis préalable chargé de les départager. C'est à la suite de la publication de cet ouvrage que Galilée fut condamné et il ne dut son salut qu'à sa rétractation. C'est à la conclusion de sa repentance qu'il aurait prononcé la phrase demeurée dans l'histoire : « Et pourtant elle tourne »...

* Galilée, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, Points Seuil

« Celui qui ne connaît pas la vérité,
celui-là n'est qu'un imbécile.
Mais celui qui la connaît
et la qualifie de mensonge,
celui-là est un criminel. »

Bertolt Brecht, *La Vie de Galilée*

BERTOLT BRECHT EN QUELQUES DATES

1898 : naissance de Bertolt Brecht à Augsburg
1919 : *La Noce chez les petits bourgeois*
1928 : *L'Opéra de quat'sous*
1938 : *Mère Courage et ses enfants*
1938/39 : durant son exil au Danemark, Bertolt Brecht écrit une première version de *La Vie de Galilée* sous le titre *Et pourtant elle bouge*. Adaptée en danois, elle est jouée à Zurich en 1943
1940 : *Maître Puntilla et son valet Matti*
1941 : *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*
1946 : Bertolt Brecht aux États-Unis écrit une deuxième version de *La Vie de Galilée*
1954 : troisième version dite « berlinoise »
1956 : mort de Bertolt Brecht à Berlin Est

LA VIE DE GALILÉE EN QUELQUES MISES EN SCÈNES EN FRANCE

1957 : mise en scène d'Hans Schalla à Paris au Théâtre Sarah Bernhardt
1963 : mise en scène et interprétation de Georges Wilson au T.N.P. à Paris
1975 : mise en scène et interprétation de Roland Monod au T.N.P.
1990 : mise en scène d'Antoine Vitez à la Comédie-Française avec Roland Bertin dans le rôle-titre
2000 : mise en scène de Jacques Lassalle au Théâtre national de la Colline avec Jacques Weber
2002 et 2005 : mise en scène de Jean-François Sivadier au festival d'Avignon avec Nicolas Bouchaud - reprise en 2014/2015

THÉÂTRE

LE QUATRIÈME MUR

Monter *Antigone* à Beyrouth en plein conflit ! C'est le pari d'une belle utopie, une parenthèse fraternelle et fragile dans la violence du conflit libanais : « Jouer à la paix » en temps de guerre pour faire de la scène un lieu de compréhension et de refuge. Le metteur en scène Julien Bouffier nous propose une adaptation très personnelle du roman de Sorj Chalandon.

À partir du roman de Sorj Chalandon (Éditions Grasset)
Adaptation, mise en scène | Julien Bouffier
Scénographie | Emmanuelle Debeusscher, Julien Bouffier
Création vidéo | Laurent Rojol
Avec Diamand Abou Abboud, Nina Bouffier, Alex Jacob, Vanessa Liautey
À l'image Raymond Hosni, Yara Bou Nassar, Joyce Abou Jaoude, Mhamad Hjeij, Elie Youssef, Joseph Zeitouny
Voix | Stéphane Schoukroun
Création musicale | Alex Jacob
Création lumière, régie | Christophe Mazet
Travail sur le corps | Leonardo Montecchia

1^{ER} MAR.



4 MAR.
2017

MER. JEU. & VEN. | 20H
SAM. | 16H
DURÉE 1H30



Ingénieur son | Éric Guennou
Photos | Marc Ginot
Régie générale | Christophe Mazet / Régie plateau | Louis Guerry
Administration, production | Nathalie Carcenac
Diffusion | Claire Fournié

Production | Compagnie Adesso e sempre
Coproduction | Théâtre Jean Vilar-Vitry-Sur-Seine, EPIC du Domaine d'O Domaine départemental d'Art et de Culture-Montpellier, La Filature Scène-Nationale-Mulhouse, Humain trop humain-Centre Dramatique National-Montpellier
Soutiens | Studio-Théâtre - Vitry-Sur-Seine, Conseil Départemental du Val-de-Marne
Remerciements | Le Tarmac - La scène internationale francophone, Collectifs Zoukak et Kahraba - Beyrouth

« LE LIVRE DE SORJ CHALANDON ABORDE LES SUJETS QUI M'INTÉRESSENT LE PLUS : LA VALEUR POLITIQUE ET UTOPIQUE DU THÉÂTRE, SON RAPPORT AU RÉEL »

ENTRETIEN AVEC JULIEN BOUFFIER, METTEUR EN SCÈNE

Pourquoi avez-vous choisi d'adapter le roman de Sorj Chalandon ?

Le livre de Chalandon aborde les sujets qui m'intéressent le plus à traiter au théâtre : la valeur politique et utopique du théâtre, son rapport au réel. Ce livre me touchait aussi intimement par son ancrage au Liban, pays avec lequel j'ai une relation particulière depuis qu'adolescent, résidant au Caire, mes meilleurs amis étaient libanais. Ensuite, il y a simplement la lecture et l'émotion qui s'en dégage sans laquelle cette idée de départ se serait vidée de son sens.

Adapter un roman est-ce synonyme d'une plus grande liberté ? De plus grandes contraintes ?

C'est évidemment une plus grande liberté car nous pouvons construire notre propre dramaturgie. Le romancier ne se pose pas la question de la scène, de sa représentation à la scène, donc cela ne contraint pas nos imaginaires. Et particulièrement pour ce roman qui traite du réel. Pour autant, ce n'est pas plus facile.

« Le pays de ce livre n'est pas le Liban c'est la guerre » dit Sorj Chalandon, le « pays de ce livre » n'est-il pas, pour vous, le théâtre ?

Je devrais dire oui. C'est évidemment ce qui m'a séduit : le parallèle entre le théâtre et la guerre civile libanaise. Comment Sorj Chalandon essaye d'éclairer le théâtre à la lumière du Liban. Ou plutôt le Liban à la lumière du théâtre. Mais je ne suis pas sûr que le pays du livre soit la guerre, je crois que c'est lui, c'est le « je » du narrateur. Et c'est pour cela que je me le suis autant accaparé.

De quelles façons ?

Je suis retourné sur ses traces à Beyrouth. Je ne suis pas journaliste comme lui, mais j'ai eu besoin de me sentir dans ses pas, de me coltiner avec ce réel pour m'en amender. Il fallait aller là-bas pour trouver la distance pour raconter cette histoire. J'ai eu aussi besoin d'engager des acteurs libanais qui avaient traversé la guerre. Grâce à eux, à leur relation intime au conflit, il était inutile de le jouer ou de faire des reconstitutions.

Et j'ai fait de Georges une femme ! Parce que j'ai tout de suite rêvé ce personnage pour Vanessa Liautey. C'est une image dans mon imaginaire qui s'incarne avec son visage, son corps, ses yeux. Elle représente le cheminement de la compagnie, nos espoirs et nos déceptions. Je voulais confronter la réalité de la compagnie au parcours initiatique de Georges.

Quelle place allez-vous faire au contexte historique et politique, celui de Beyrouth au lendemain du massacre de Sabra et Chatila ?

Le massacre de Sabra et Chatila est la scène primitive du livre. C'est pour cela que Sorj Chalandon écrit le livre : ce traumatisme. Je n'ai pas essayé de faire revivre une période. Le pouvoir du théâtre, c'est d'être ici et maintenant. Donc nous partons d'aujourd'hui, de ce que nous sommes, de nos corps contemporains, des images que nous avons filmées de Beyrouth aujourd'hui. Nous parlons des fantômes qui hantent les individus que nous sommes aujourd'hui. Les enjeux politiques du Liban aujourd'hui sont liés à la crise en Syrie et ses millions de réfugiés. Nous avons commencé les répétitions juste avant le 13 novembre 2015. Le spectacle respire de ce que nous traversons aujourd'hui, j'espère.

Le théâtre (et son quatrième mur) protège du réel, permet-il aussi de mieux l'appréhender ? De l'infléchir ?

Je ne veux protéger personne et surtout pas du réel. Je me méfie beaucoup du divertissement. Ce qui ne signifie pas que

je ne pense qu'à faire des spectacles dramatiques. Mais faire un spectacle qui ne parle pas du monde dans lequel on vit me semblerait être une perte de temps. Comme le dit le roman, le théâtre ne change pas le monde. Ce qui peut l'infléchir, c'est le moment que nous passons ensemble, durant lequel nous acceptons d'affronter le visage de l'autre, son regard, d'être poreux à la rencontre et donc d'être déplacé.

Pouvez-vous nous parler de l'environnement musical du spectacle et en particulier de la place occupée par la chanson, *The Sound of Silence* ? Les raisons de ce choix ?

Le spectacle s'est construit autour de la musique. J'aime rêver, travailler, répéter en musique. Ici, c'est Alex Jacob, du Skeleton Band, qui est avec nous depuis le premier jour. Il joue même un personnage dans le spectacle. En ce qui concerne *The Sound of Silence*, cela a été une intuition. Je voulais une musique qui soit un pont entre hier et aujourd'hui, une musique que les Libanais auraient pu écouter pendant la guerre civile et qu'on écoute encore aujourd'hui. Lors de mon premier voyage alors que je me promenais dans Hamra (un quartier beyrouthin), j'ai entendu crachoter d'une mauvaise sono la chanson de Simon et Garfunkel. Et lors d'un second voyage, dans un taxi, nous avons entendu une version française incroyable de cette chanson. Au fur et à mesure, cette chanson est devenue une des pierres indispensables de notre spectacle.



SOIRÉE EN ÉCHO : jeudi 2 mars, à l'issue de la représentation, rencontre avec **Sorj Chalandon**, journaliste (prix Albert Londres) et écrivain, auteur de **Le Quatrième mur**.



SORJ CHALANDON, AUTEUR DE *LE QUATRIÈME MUR*

Né en 1952, Sorj Chalandon est tout d'abord journaliste au quotidien *Libération* de 1973 à 2007. Il obtient, en 1988, le prix Albert Londres pour son reportage sur le procès de Klaus Barbie. Il est, depuis 2009, journaliste au *Canard enchaîné*. Après *Le Petit Bonzi*, en 2005, il publie avec régularité des romans, en large part autobiographiques, où se mêlent traces d'enfance, figures du père, et souvenirs de journalisme, avec le Liban et surtout l'Irlande pour horizons romanesques.

« Nous portons des masques de tragédie.
Ils nous permettent d'être ensemble.
Si nous les enlevons, nous remettons aussi
nos brassards, et c'est la guerre. »

Sorj Chalandon, *Le Quatrième mur*

SORJ CHALANDON EN QUELQUES TITRES

Le Petit Bonzi, Grasset, 2005 / Livre de poche
Jacques, 12 ans, est un petit garçon bègue, mal aimé, moqué par ses camarades, pleuré par sa mère, battu par son père. Il ne trouve réconfort qu'auprès de son ami, le Petit Bonzi, et d'un maître d'école compréhensif...

Une Promesse, Grasset, 2006 / Livre de poche
Sept amis se rendent avec une grande régularité dans une maison. Ils en ont fait la promesse au patron de l'auberge du village... Un étrange cérémonial, un rituel de fidélité et de fraternité... Prix Médicis 2006.

Mon traître, Grasset, 2008 / Livre de poche
Ou la terrible amertume d'Antoine, trahi par celui dont il était l'ami, Tyrane Meehane, un combattant de l'armée de libération irlandaise qui n'était autre qu'un agent à la solde des services de renseignements anglais... Le portrait d'un traître attachant.

La Légende de nos pères, Grasset, 2009 / Livre de poche
Un journaliste devenu écrivain public accède à la demande d'une cliente : faire une histoire de la vie de son père... Un passé qui va s'entremêler avec celui du propre père de l'écrivain, mort peu avant...

Retour à Killybegs, Grasset, 2011 / Livre de poche
Retour en Irlande avec celui qui avait trahi. Cette fois, le romancier donne la parole à l'intéressé afin d'essayer d'entendre, de comprendre l'inacceptable. L'homme est octogénaire revenu sur les terres de son père, en attendant la mort qui seule semble devoir le délivrer. Grand prix du roman de l'Académie française en 2011.

Le Quatrième Mur, Grasset, 2013 / Livre de poche
Prix Goncourt des lycéens 2013.

Profession du père, Grasset, 2015 / Livre de Poche
Un fils tente de démêler les vies de son père, mythomane... Une traque dans l'intimité d'une famille confrontée à l'Histoire.



DANSE

FATMEH

فاطمة

Dans un rituel fascinant, deux femmes nous invitent à la danse, à la transe, dans un tournoiement des désirs. Un duo sobre et élégant pour se défaire des entraves, déjouer les anathèmes et dire la sensualité et la liberté retrouvée.

Chorégraphie, mise en scène | Ali Chahrouh
Avec Yumna Marwan, Rania Al Rafei
Scénographie | Nathalie Harb
Musique | Sary Moussa
Lumières | Guillaume Tesson
Costumes | Bird On a Wire

10 MAR.



11 MAR.
2017

VEN. | 20H
SAM. | 16H
DURÉE 55 MIN



Conseillers artistiques | Abdallah Al Kafri, Junaid Sariideen
Assistanat à la mise en scène | Haera Slim

Production | The Arab Fund For Arts and Culture (AFAC), Culture Resource (Al Mawred Al Thaqafy)
Soutiens | Houna Center, Zoukak Theatre Company - Beyrouth, ONDA - Office National de Diffusion Artistique

« UNE NOUVELLE CÉLÉBRATION DE LA LIBERTÉ DU CORPS »

ENTRETIEN AVEC ALI CHAHROUR, CHORÉGRAPHE

Vous souvenez-vous de la naissance de cette chorégraphie ? De son point de départ ? Est-ce le titre ? La destinée de Fatmeh ? Un fait plus contemporain ?

Fatmeh est le premier volet d'une trilogie issue d'un long travail de recherche en danse contemporaine abordant sous différents angles le rapport du corps à la politique, à la religion, à la société et à l'histoire. J'ai basé mon travail sur deux figures emblématiques de la culture arabe et musulmane : Fatmeh, la fille du prophète, et la chanteuse égyptienne Oum Kalsoum. Fatmeh, icône musulmane, a un rapport intense et poétique à la mort. Elle tient un rôle important pour la femme dans l'Islam. Ses poèmes pour la mort de son père sont d'une grande beauté. Oum Kalsoum, icône artistique, chante l'amour, le sexe, la révolution, la religion et le prophète. Elle appartient à la mémoire collective arabe et est une figure importante du bel âge arabe. Ma recherche se base sur cette mémoire collective, toujours liée au chagrin, à la tristesse et à la mélancolie. Ces deux femmes sont des sujets puissants et riches, des icônes qui font référence dans l'histoire locale et qui nourrissent ma recherche sur l'essence des mouvements traditionnels dans la danse contemporaine. Il y a également une

raison plus personnelle : Fatmeh est le prénom de ma mère. La relation à la mort de ces femmes, leur expression du chagrin et leur insistance sur la consolation constituent un acte politique fort pour notre monde contemporain. Le cri, la lamentation pour exprimer la tristesse, sont, selon moi, nécessaires pour la société dans laquelle nous vivons.

Deux femmes, deux danseuses, deux interprètes, deux personnages mais un seul prénom dans le titre...

Fatmeh, c'est pour moi une situation, une référence dans la mémoire collective. Ce nom est devenu problématique parce qu'il est lié à des conflits historiques qui continuent d'affecter notre vie quotidienne contemporaine. Dans le spectacle, c'est bien une référence et non un hommage à quiconque. Le but n'est pas de raconter l'histoire de ces deux figures. Elles ne sont ici que des inspiratrices.

LECTURE EN ÉCHO : La conteuse **Halima Hamdane** vient de retracer la destinée de la diva dans un petit album illustré destiné aux jeunes lecteurs : **Oum Kalsoum, la plus grande chanteuse d'Orient**, publié en décembre 2016, dans la collection Lucy des éditions Cauris.

Pouvez-vous nous dire la place singulière occupée par Fatmeh, la fille du prophète, dans la culture arabe ? Dans votre univers culturel personnel ?

Mon travail et mon but ne sont pas de représenter une culture ou d'interpréter mon univers culturel. Je suis né au sud du Liban. Je vis à Beyrouth. Je n'essaie donc pas de comprendre ou de représenter ce monde. Je questionne cet héritage culturel à travers sa beauté et son esthétique propres. Fatima Al Zahraa est la fille unique chérie du prophète Mohammad, et la femme de l'imam Ali. C'est une figure majeure de la religion chiite. Sur scène, elle est la femme, la mère, la combattante, la fille endeuillée par la mort de son père.

Le choix des interprètes (deux danseuses non professionnelles) était-il, dès l'origine, lié au projet ? Pourquoi ce choix ?

Travailler avec des danseuses non professionnelles fait partie de mon travail de recherche pour trouver un mouvement sincère et brut. Je ne souhaite pas travailler avec des corps formatés qui peuvent être limités par les techniques des écoles de danse. Le mouvement dans *Fatmeh* naît de ce que ces deux femmes ont dans leurs corps comme images et souvenirs, et de la façon dont elles peuvent les exprimer par la danse. Cela nécessite une implication personnelle, une interprétation du mouvement.

Afin de donner quelques clés au spectateur, quelles sont les autres références présentes dans votre chorégraphie ?

Nous avons basé notre travail sur l'histoire de la région en partant de notre vie quotidienne pour arriver aux figures historiques de Fatima al Zahraa et d'Oum Kalsoum, en passant par les témoignages de femmes des banlieues de Beyrouth, du sud et du nord du Liban, en particulier en les interrogeant sur leur relation au deuil. Nous nous sommes inspirés également d'autres femmes de l'histoire de l'Islam, comme Hind Bint Otba et Al Khansaa, deux femmes ayant également eu un rôle important sur les champs de bataille et dans la façon de se souvenir et de pleurer leurs proches disparus.

Peut-on dire de votre spectacle qu'il confronte le quotidien au rituel, le prosaïque au religieux ? Peut-on parler d'une « cérémonie païenne » ?

La performance confronte la vie quotidienne et la tragédie contemporaine de l'individu. Elle s'empare de l'héritage des icônes religieuses, traitées comme un matériau artistique, de la particularité des mouvements des rituels chiites, de la ferveur religieuse, pour créer une nouvelle célébration de la liberté du corps lors des obsèques. Soudain la société et la religion peuvent accepter ce qui est habituellement interdit à cause de la tristesse et du douloureux sentiment de perte. Ici, le corps, débarrassé de toutes les entraves qu'il doit endosser au quotidien, peut obtenir ce petit espace de liberté dans des lieux religieux plein de tabous.



OUM KHALSOUM, CHANTEUSE ÉGYPTIENNE LÉGENDAIRE

Si la transcription romane de ses prénom et nom varie (Oum/Um/Umm, Kalsoum/Koulsoum/Khalsoum/Kalthum/Khalthoum, etc.), il n'en va pas de même de l'aura extraordinaire qui entoure celle que l'on surnomme avec respect le Rossignol d'Égypte, la Cantatrice du peuple, l'Astre de l'Orient ou tout simplement La Dame. De fait, la chanteuse semble faire l'unanimité et il est peu d'artistes dans le monde qui peuvent se prévaloir d'une telle gloire, de leur vivant comme après leur mort. À son propos, le superlatif est de mise tant la carrière de cette chanteuse et comédienne a pris des dimensions hors normes. Née vers 1900 dans une famille modeste, son père muezzin l'initie au chant. Elle commence sa carrière enfant, habillée en garçon pour chanter jusqu'à l'âge de 16 ans. Sa voix exceptionnelle lui vaut très vite un vaste public.

En 1934, c'est elle qui inaugure la radio du Caire. Plus tard, elle devient un symbole de la nation égyptienne aux côtés de Gamal Abdel Nasser, bien qu'ayant chanté auparavant pour le roi Farouk. Ses concerts durent des heures devant des foules considérables. Elle connaît une carrière internationale, dans le monde arabe où toutes les capitales la réclament mais aussi au-delà. Ainsi, en France, elle est la vedette de l'Olympia à Paris en 1967 pour sa première prestation en Occident. Décédée en 1975, ses obsèques rassemblent quelque trois millions de personnes. Plus de quarante ans après sa mort, sa voix et ses chansons demeurent présentes, et sa figure, mâtinée de légende, demeure dans la mémoire collective populaire telle une icône inaltérable.

THÉÂTRE

LES PARATONNERRES

Une auberge libanaise ouverte à tous les vents, à tous les orages et autres explosions. Un huis clos où l'étranger débarque avec ses propres doutes et angoisses et les confronte aux autres. Une pièce où l'intimité des hommes côtoie la destinée d'un peuple.

Texte | Marc-Antoine Cyr (Quartett Éditions)
Mise en scène | Didier Giraudon
Avec Marc Berman, Thierry Blanc, Anne Seiller, Constance Larrieu
Collaboratrice à la mise en scène
Constance Larrieu
Musique | David Bichindaritz
Avec la complicité de Dima Bawab
Scénographie | Camille Vallat
Création vidéo | Magali Charrier
Création lumière | Françoise Michel
Création costumes | Fanny Brouste
Régie son | Antoine Reibre
Chargée de diffusion | Hélène Icart – Prima Donna

14 MAR.



15 MAR.
2017

MAR. & MER. | 20H
DURÉE 1H20



Production | Compagnie Jabberwock
Coproduction | Théâtre Olympia – CDR de Tours, Culture O Centre, L'Hectare – Scène conventionnée de Vendôme, Ville de Tours – Label Rayons Frais
Pour l'écriture des Paratonnerres, la compagnie Jabberwock a bénéficié de l'aide au compagnonnage d'auteur du Ministère de la Culture (DGCA)
Ce spectacle bénéficie de l'aide à la création du Ministère de la Culture (DRAC Centre-Val de Loire)
Soutiens | Région Centre-Val de Loire, Ville de Tours, Tour(s)plus – Communauté d'agglomération
Résidences, accompagnement | Le Tarmac – La scène internationale francophone, l'Hectare – Scène conventionnée de Vendôme, CDN d'Orléans, Comédie de Reims – CDN, Théâtre Universitaire de Tours – Service culturel de l'Université François-Rabelais, Espace Ligéria
Spectacle sélectionné aux Premières Lignes 2016 de l'Atelier à spectacle de Vernouillet

« LES HISTOIRES QUI M'ONT ÉMU AU POINT QUE MES DOIGTS SE SONT MIS À LES RACONTER »

ENTRETIEN AVEC MARC-ANTOINE CYR, AUTEUR DES PARATONNERRES

Dans quelles circonstances avez-vous écrit cette pièce ?

À la suite d'une double invitation. Alors que je commençais à rêver un nouveau projet avec Didier Giraudon et sa compagnie Jabberwock (avec qui nous allions créer ma pièce *Fratrie*), le Tarmac et la Région Île-de-France, en partenariat avec ASSABIL et KITABAT, deux associations culturelles très dévouées au Liban, m'ont offert l'opportunité irrésistible de partir écrire à Beyrouth durant quelques mois. Dans ma besace, j'avais des carnets avec quelques contours d'une histoire, et aussi les voix des acteurs pour lesquels je rêvais d'écrire. J'avais surtout cette envie d'être envahi, traversé, emporté par une ville. Envie de me laisser contaminer comme un écrivain-voyageur - je transporte d'ailleurs toujours les textes de Nicolas Bouvier avec moi où que j'aille dans le monde. Il est un peu comme un grand frère, une boussole indispensable.

Quel rôle la ville a-t-elle joué dans l'écriture de ce texte ?

L'écriture s'est faite au cœur même de Beyrouth, qui est en soi une ville compliquée, floue, difficile à comprendre, multiple, et en cela absolument envoûtante. Le texte, dans sa structure fracassée, doit donc rendre un peu de ce désordre, recréer cette séduction que la ville a opérée sur moi. Tout au centre de la ville, sous une autoroute qui enjambe un bras de mer, il existe un petit port hors du temps, avec au bout une maison fracassée. J'ai inventé l'auberge de la pièce à partir de cet endroit incroyable, découvert dans le plus pur hasard d'une promenade. Un endroit qui existe pleinement là, dans le tissu urbain, tout en étant comme oublié, mystérieux, presque magique.

Comment est née l'idée, la situation de départ ?

Comme il n'était pas question pour moi de m'approprier des histoires que je n'avais pas vécues - moi le visiteur venu à Beyrouth depuis son pays en paix - j'ai plutôt tenté un biais, une saillie. Quand un étranger débarque dans une ville (comme dans une situation dramatique au théâtre), il capte sur lui des énergies nouvelles. Il déplace les enjeux, il arrive à soulever les secrets simplement par sa présence. Dans mon texte, que je situe effectivement à Beyrouth, une ville où l'électricité de l'air et l'électricité entre les gens est sensible, toujours perceptible, j'ai fait de mon personnage un révélateur. C'est un peu lui, le paratonnerre de l'histoire. Celui qui prend sur lui toute la charge électrique que les autres lui opposent. Autour de lui, j'ai inventé une famille qui s'incarne à partir de bribes d'histoires que l'on m'a racontées là-bas, et qui m'ont ému (chamboulé), au point que mes doigts se sont mis à les raconter. Mes thèmes de prédilection dans l'écriture : la famille et ses secrets, la filiation, l'identité, ont trouvé là-bas un terreau tout neuf pour éclore.

Siméon, l'étranger/l'écrivain, c'est un peu, beaucoup, pas du tout... vous ?

Le personnage de Siméon était mon sésame pour écrire. Sans lui, je me sentais illégitime, déphasé. Comment parler avec la voix d'un autre quand on n'a rien vécu de sa vie ? De ses guerres incessantes ? La figure de l'étranger écrivain me permettait à la fois d'entrouvrir des chemins de jonction entre moi et eux, mais aussi de porter au plateau les questions qui me taraudaient au moment d'écrire. Je ne suis pas le Siméon de la pièce, en quête de ses origines, mais puisque je me définis plus naturellement comme « étranger » que comme « Québécois-vivant-à-Paris »,

où que j'aille dans mes errances et dans mes voyages, je cherche partout à me creuser des racines - je dis même plus facilement des branches, comme des racines mais vers le haut.

Beyrouth, n'est-ce pas aussi un peu partout dans le monde ?

Le texte propose de vibrer au rythme de la ville - en ce sens, le travail visuel des artisans du spectacle nous emmène clairement à Beyrouth. Mais l'intrigue de la pièce est imaginaire et pourrait advenir partout, là ou ailleurs. Partout où des fils cherchent leur mère et partout où des enfants tentent de fuir des conflits qui les dépassent. Donc presque partout dans notre monde fracassé, tristement.

Beyrouth a-t-elle été un pré... texte ?

Je suis parti là-bas avec un carnet et avec mon regard. Dire « je veux voir » est une chose. Fouler le lieu d'un attentat, toucher la pierre vérolée des murs, entrer dans des camps palestiniens ne font pas du voyageur un héros ni un être plus alerte. Il n'y a là rien à comprendre. Il y a juste des histoires à entendre. Seulement ça. Les histoires sont le seul lieu de la réconciliation. C'est ce que j'ai ressenti là-bas, sans le comprendre. Ça se passait ailleurs que dans ma tête. Une sorte de nécessité. Alors je me suis attelé à ça. La réconciliation. En écrivant une histoire assez proche de la mienne. L'histoire d'un étranger débarquant dans un pays pour écrire, croyant y trouver ses propres réponses, mais ne trouvant que les histoires des autres dans la sienne. Des histoires qui ont besoin de sa voix à lui pour être dites. Pour être enfin sauvagement libérées.



D'AUTRES TITRES DE MARC-ANTOINE CYR

Les Flaques, Dramaturges éditeurs, 2006
Le Désert avance, Éditions Théâtrales, 2006
Je voudrais crever, Dramaturges éditeurs, 2009
Quand tu seras un homme, Quartett, 2010
Fratrie, Quartett, 2012

Les Soleils pâles, Le Tarmac, Lansman éditeur, 2014
Les Paratonnerres, Quartett, 2014
Malgré les exils multipliés, Lévesque éditeur, 2015
Je reviendrai de nuit te parler dans les herbes (avec Gustave Akakpo), Lansman éditeur, 2016

Durant deux saisons, le Tarmac, en collaboration avec la Région Île-de-France, a organisé des résidences croisées avec les associations beyrouthines ASSABIL - les amis des bibliothèques publiques et KITABAT.

En 2011/2012, Sonia Ristic à Beyrouth et Valérie Cachard à Paris.

Durant son séjour à Beyrouth, Sonia Ristic a écrit des lettres réunies sous le titre *Lettres de Beyrouth* (Lansman) et une pièce, *Holidays Inn* (Lansman).

Valérie Cachard a écrit des *Chroniques* pendant sa résidence et une courte pièce, *La dernière scène*. Pendant son séjour, elle a participé au comité de lecture du Tarmac et y a rencontré Marc-Antoine Cyr qu'elle a accueilli l'année suivante à Beyrouth.

En 2012/2013, Marc-Antoine Cyr à Beyrouth et Caroline Hatem à Paris.

Du séjour de Marc-Antoine Cyr sont nés un journal de résidence, *Malgré les exils multipliés* (Lévesque éditeur) et la pièce, *Les Paratonnerres* (Quartett éditions).



QUESTIONS À VALÉRIE CACHARD, AUTEURE LIBANAISE EN RÉSIDENCE AU TARMAC EN 2011-2012

Née à Beyrouth en 1979, Valérie Cachard est auteure de nouvelles (*Déviations et autres détours*, Tamyras, 2016) et de pièces de théâtre (*Matriochka ou l'art de s'évider*, 13278 km et une comète, *La dernière scène*).

Quels liens avez-vous entretenu avec Marc-Antoine Cyr lors de son arrivée à Beyrouth ?

J'ai accueilli Marc-Antoine à Beyrouth quand il y est arrivé pour une résidence d'écriture. Pendant quelques jours nous lui avons cherché un logement et nous sommes allés dans plusieurs quartiers de la ville. Sa venue avait été incertaine en raison d'attentats qui ont précédé son arrivée. J'avais par moments l'impression qu'il ne savait pas vraiment où il avait atterri alors je le bousculais un peu, je le provoquais. Je l'avais emmené par exemple sur le lieu de l'attentat. Comme un jeu. Jouer à se faire peur maintenant que le danger était passé. Je crois qu'il a vite compris...

Vous, l'enfant de Beyrouth, quel regard portez-vous sur la pièce de Marc-Antoine Cyr ?

J'ai un attachement particulier au lieu qui a servi de point de départ à la pièce, le quartier, le petit port et un immeuble de

deux étages que je rêvais de transformer en auberge de jeunesse quand j'étais étudiante. Je n'ai pas encore vu la pièce, mais je l'ai lue plusieurs fois et je me souviens avoir ressenti de l'apaisement lors de ma première lecture en janvier 2014. Sa ponctuation singulière a saisi quelque chose de notre souffle ou... absence de souffle, de la suspension sans réelle attente. Des questions que l'on pose et qui ne sont jamais de vraies questions parce que l'on préfère taire la vérité. J'ai de la tendresse pour Abel, son personnage qui a envie de croire ou de faire croire à la protection des paratonnerres.

« Son » Liban ressemble-t-il au vôtre ?

Le pays que j'ai quitté en 2010 et que je retrouve à peine depuis quelques mois a changé en réaction aux conflits qui l'entourent. Je ne sais plus très bien à quoi il ressemble. Je me le réapproprie. Je m'en méfie aussi. J'ai aimé le Liban que Marc-Antoine m'a donné à lire dans ses chroniques (*Malgré les exils multipliés*) durant ses trois mois de résidence. C'était un peu le mien dans son regard à fleur de peau. La violence et l'horreur se retrouvent au détour de ses phrases, mais on ne sait pas s'il s'agit d'orage ou de guerre. Le Liban c'est un peu ça, interpréter comme on l'entend les sons extérieurs, les rumeurs, l'histoire...

SOIRÉE EN ÉCHO : mardi 14 mars, rencontre avec **Valérie Cachard**, à l'issue de la représentation.

THÉÂTRE

HORS LES MURS
DANS LES ÉTABLISSEMENTS SCOLAIRES ET SOCIAUX

LA CIVILISATION, MA MÈRE ! ...

Dans le Maroc des années 30, la vie d'une femme se trouve bouleversée par ses enfants qui la poussent à s'émanciper des traditions et des pesanteurs collectives.

Ce texte majeur de Driss Chraïbi dresse un magnifique portrait de femme et dénonce les servitudes coloniales, religieuses ou masculines.

Monologue adapté du roman
de Driss Chraïbi (Éditions Denoël)
Adaptation, dramaturgie | Émilie Malosse
Conception, mise en scène | Karim Troussi

14 MAR.



17 MAR.
2017

DURÉE 1H



Avec Amal Ayouch
Assistanat à la mise en scène | Fairouz Amiri

Production | Compagnie du jour
Coproducteur | Institut Français du Maroc

DRISS CHRAÏBI, UN MAILLON ESSENTIEL ET PIONNIER DANS L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU MAROC

Sa vie durant, Driss Chraïbi fut un empêchement de penser en rond. Ici et là, de part et d'autre de la Méditerranée, au Maroc où il est né en 1926 et qu'il a quitté en 1945, comme en France où il a vécu jusqu'à sa mort en 2007, il n'a cessé de pourfendre les oppressions, d'où qu'elles viennent.

Son œuvre, abondante et diverse, n'a cessé d'explorer des pistes et des thématiques littéraires nouvelles. Il en va ainsi de la dénonciation acerbe des oppressions sociales, dès son premier roman, *Le Passé simple*, publié en 1954. L'année suivante, *Les Boucs* est le premier grand roman maghrébin de mise à nu des conditions de l'immigration prolétaire en France. Plus tard, Driss Chraïbi se lance dans l'exploration de terres littéraires plus lointaines sans lien immédiat avec le Maghreb (*Un ami viendra ce soir*, *Mort au Canada*), puis il est l'un des premiers écrivains à s'intéresser à la place et au rôle de la femme dans la société marocaine avec *La Civilisation ma mère !...*

Il fait aussi le récit de la vie du prophète *L'Homme du Livre*, et rédige un conte drolatique destiné aux jeunes lecteurs, *Les Aventures de l'âne Khâl*. Autre veine explorée à partir des années 90, le roman policier, avec un personnage récurrent, l'inspecteur Ali, enquêteur burlesque et insolent, sorte de Columbo mâtiné de Nestor Burma, un personnage qui aurait lu Chester Himes, aurait beaucoup emprunté à son géniteur littéraire, et qui ne semble pas obnubilé par la signification du mot scrupule lorsqu'il tente de résoudre les énigmes qui lui sont proposées...

Personnage volontiers iconoclaste, incontrôlable et incontrôlé, impertinent et authentique, dont il a dressé lui-même une sorte d'autoportrait avec deux livres : *Vu, lu, entendu* et *Le monde à côté*, Driss Chraïbi est un maillon essentiel et pionnier dans l'histoire littéraire du Maroc, et plus largement du Maghreb.

QUELQUES TITRES DE DRISS CHRAÏBI

Romans

Le Passé simple, Gallimard, 1954 / Folio

Un conflit de génération et une virulente dénonciation des tabous et des interdits. Un roman coup de poing pour exprimer la révolte d'un jeune adolescent contre son père mais aussi contre les pesanteurs de la société marocaine traditionnelle.

Les Boucs, Gallimard, 1955 / Folio

Un regard, cru et brut, sur l'univers quotidien imposé à l'émigré maghrébin, en France dans les années 50, « parqués à la lisière de la société et de l'humain ».

Succession ouverte, Denoël, 1962 / Folio

Rappelé par la mort de son père, Driss revient au pays après avoir voulu fuir vers l'Europe avec ses rêves et sa révolte. Retrouvailles avec la famille et lecture chez le notaire du testament...

La Civilisation ma mère !..., Gallimard, 1972 / Folio / Folioplus Classiques

Une enquête au pays, Seuil, 1981 / Folio

La Mère au printemps, Denoël, 1982 / Points Seuil

L'Homme du Livre, Balland, 1995

Vu, lu, entendu, Denoël, 1998 / Folio

Le Monde à côté, Denoël, 2001 / Folio

Romans policiers

L'Inspecteur Ali, Denoël, 1991 / Folio

L'Inspecteur Ali à Trinity Collège, Denoël, 1995

L'Inspecteur Ali et la CIA, Denoël, 1997

L'Homme qui venait du passé, Denoël, 2004 / Folio

THÉÂTRE

DE LA JUSTICE DES POISSONS

SPECTACLE EN FRANÇAIS ET EN ARABE

Dans la Bible, il existe une notion de « ville refuge » dont la vocation était de protéger, tant qu'il y demeurait, le « meurtrier par inadvertance » de toutes représailles de la part des proches de la victime.

La comédienne syrienne Nanda Mohammad, avec un humour habile et une perspicacité maligne, pousse le spectateur à s'interroger sur ce concept à la lumière de notre monde contemporain.

Et si nos sociétés occidentales modernes étaient les « villes refuges » d'aujourd'hui ? Et qui sont les « criminels par inadvertance » des drames qui se jouent à notre porte ?

Conception, écriture, mise sur scène | Henri Jules Julien
Avec Nanda Mohammad, David Chiesa (contrebasse)
Lumière | Christophe Cardoen

17 MAR.
▶
18 MAR.
2017

VEN. | 20H
SAM. | 16H
DURÉE 1H



Production | Les Productions du Limon, CCAM
Scène Nationale de Vandoeuvre-les-Nancy,
Ville de la Chau-de-Fonds, ABC la Chau-de-Fonds
Aide au projet | Drac Île-de-France, SPEDIDAM
Soutiens | Échangeur - Bagnolet, Théâtre Athénor Saint-Nazaire,
Lycée français du Caire

TROIS FEMMES, DEUX LANGUES, UNE MÊME IDÉE

ENTRETIEN AVEC HENRI JULES JULIEN, AUTEUR ET METTEUR EN SCÈNE

Quels ont été les critères qui vous ont guidé vers Nanda Mohammad pour interpréter ce spectacle ?

Je n'ai pas cherché mais j'ai longtemps attendu que s'impose à moi, d'évidence, l'actrice pour jouer ce spectacle dont le projet date d'avant mon installation au Caire. Elle devait venir d'un « ailleurs » et incarner, successivement et en deux langues (le français et sa langue maternelle l'arabe), trois femmes exposant la même idée et le même texte selon trois points de vue. Puis j'ai vu jouer et chanter Nanda Mohammad au Caire. Sa présence si forte et sa très belle voix m'ont fait l'approcher. Elle parlait français, et rapidement son intelligence extrême m'apparut. L'ultime ressort dramatique du spectacle étant la capacité de l'actrice à faire exister différentes facettes antagonistes d'une même pensée, il fallait, pour accomplir ce tour de force, non seulement une grande intelligence de la scène et de l'art dramatique, mais une grande intelligence tout court. Nanda a ces qualités.

Quels seront le rôle et la place de David Chiesa et de sa musique ?

Le principe dramaturgique a cristallisé la contre-basse de David Chiesa comme métaphore du « cœur battant du monde ». La contre-basse pulse avant l'entrée des spectateurs et continuera après leur sortie, via le dispositif de ce poète de la lumière qu'est Christophe Cardoen. Tout le dialogue opéré avec les spectateurs se déroule à l'intérieur d'un monde sonore qui a sa vie propre et suit sa propre logique. Avant tout improvisateur, David Chiesa a composé une ossature sonore cohérente à l'intérieur de laquelle il a liberté d'improviser. Ainsi, la comédienne doit parfois littéralement se battre contre ce cœur pulsant, quand d'autres fois, grâce à leur exceptionnelle écoute, les deux artistes parviennent à une bouleversante proximité, néanmoins toujours sur le point de s'effondrer.

LECTURE EN ÉCHO : Fadwa Souleimane, À la pleine lune (Éditions Le Soupirail, 2016).

Un recueil et des mots d'une comédienne et poète venue d'Alep et de Damas jusqu'en France où elle vit depuis 2012, déchirée par la terre quittée et meurtrie. « Je suis de là-bas mais ne suis pas là-bas » et sans cesse « habillée des débris de (son) pays ». Des poèmes de drames et d'espoir écrits en arabe et traduits par Nabil El Azan.

DE LA JUSTICE DES POISSONS OU LES CONDITIONS D'UN AUTRE PARTAGE

En Inde, les théoriciens antiques du droit œuvraient contre « la justice des poissons », la loi du plus fort où un gros poisson est libre de dévorer un petit. Les perceptions de la justice et de la responsabilité sont au cœur de ce spectacle qui propose une expérience : si la compréhension des mots et des idées (par exemple ceux qui décrivent l'idée de justice) semble aller de soi, ces mêmes mots et idées n'ont pas le même sens selon l'endroit où on les entend – selon l'endroit d'où ils sont dits.

Ainsi sur scène, après avoir partagé avec l'auditoire une interrogation banale (« Nous », habitants des villes européennes, du simple fait de notre richesse, n'avons-nous pas une part de responsabilité dans les désastres qui se produisent loin de chez nous ?), une femme va poser la question avec de menues variations. Tout d'abord en remplaçant « nous » par « ils ». Et soudain rien n'a plus le

même sens : la même idée n'est plus la même idée. On pensait s'être compris et on perçoit que ce n'est pas le cas. Et ce n'est qu'un début : la femme peut aussi s'exprimer en arabe ! Et le monde, personnifié sur scène par une contre-basse vrombissante, n'en finit pas de pulser, que les hommes s'entendent ou pas...

Sans à-coup mais sans équivoque, un écart de compréhension se manifeste : « l'exactly même idée » n'a pas tout à fait le même sens à différents endroits de la planète, et ce « pas tout à fait même sens » fait une assez grande différence. Différence dont nous pouvons, peut-être, ensemble, mesurer l'étendue. Une étendue au long de laquelle, ensemble, cheminer un peu : et si l'incompréhension acceptée, les différences de perception reconnues, étaient les conditions d'un autre partage ?

Henri Jules Julien

« Et si l'incompréhension acceptée,
les différences de perception reconnues,
étaient les conditions d'un autre partage ? »

Henri Jules Julien



© Pablo Fernandez

EN ÉCHO : samedi 18 mars, à l'issue de la représentation, **débat** : « Nous, eux, tous : dans quelle(s) langue(s) parle la justice des hommes d'aujourd'hui ? ». **Du 21 février au 31 mars**, exposition et installations dédiées à la Syrie, en partenariat avec les associations ASML-Syrie et Souria Houria. (Voir p.20)

ÉVÉNEMENTS EN ÉCHO DES TRAVERSÉES

21 FÉV. > 31 MARS | EXPOSITION, INSTALLATIONS DÉDIÉES À LA SYRIE

Exposition de photographies *Pas si loin, la Syrie*

Cette exposition révèle la vision des Syriens sur leur propre pays. Les photographies sélectionnées - toutes prises par des photographes syriens - présentent des aspects peu connus de la vie en Syrie de ces cinq dernières années. Prises dans l'intimité des habitants, elles découvrent la vie quotidienne dans la société syrienne en guerre et met en lumière les temps longs du quotidien. L'exposition offre une fenêtre sur l'inventivité et la résistance du peuple syrien. Écrasé par l'étau de la guerre, du siège et des pénuries, il fait preuve d'une capacité d'adaptation permanente. Cette exposition est tirée d'un album photo, **La Syrie en 101 photos**, à paraître en avril 2017. Les photos ont été prises par des citoyens photographes de l'agence de presse syrienne SMART News. L'exposition est produite par ASML-Syrie, ONG franco-syrienne qui soutient la société syrienne et œuvre pour le développement de médias indépendants en Syrie.

19H > 22H30 > Projection de courts métrages sur la Syrie*
« Peut-on dire "Image Syrienne" ? Oui. C'est (un peu) comme pour la Révolution syrienne. Cette image a des caractéristiques très particulières dues à la censure, la peur, les non-dits, l'improvisation, l'isolement, la terreur, la violence, le courage, l'envie et le besoin. Elles sont également dues aussi à un mouvement artistique fantastique né de 50 ans de dictature. » Hala Alabdalla

Montage photographique autour de l'œuvre de Zakaria Abdelkafi*

Défilé de trois séries de photographies retraçant le processus de création d'une image, trois moments dans le quotidien d'un Aleppin.

Né à Alep en 1986, **Zakaria Abdelkafi** est photographe de terrain. De 2013 à 2015, il travaille en tant que correspondant pour l'AFP depuis Alep. Touché à l'œil par une balle de sniper, il a dû quitter son pays pour se faire soigner. Ses photos ont été publiées par plusieurs agences de presse. Il vit aujourd'hui en France, où il continue de travailler malgré la perte de son œil.

* En partenariat avec l'association **Souria Houria**.

MERCREDI 22 FÉVRIER, VENDREDI 17, SAMEDI 18 MARS RÉALITÉ VIRTUELLE - IMMERSION EN SYRIE : LE CAUCHEMAR DE NOBEL

19h > 22h30 | Proposé par ASML-Syrie

Filmé avant la reconquête de la ville par le régime de Assad, **Le cauchemar de Nobel** transporte le spectateur à Alep auprès des populations et des équipes de « casques blancs ». Ces volontaires se précipitent sur les zones bombardées afin de

sortir les blessés des décombres, apporter les premiers soins et éteindre les incendies. Ce film est un des tout premiers documentaires utilisant la réalité virtuelle (VR) en zone de guerre. La VR est une expérience multimédia immersive qui capte un environnement réel et permet aux utilisateurs d'interagir. Les images sont d'abord tournées à 360° et ensuite visionnées à l'aide d'un casque dédié. Nommé dans de nombreux festivals, le film a reçu plusieurs prix internationaux.

SAMEDI 4 MARS | 18H TARMAC DIPLOMATIQUE

Animé par Thierry Blanc

Pour ce troisième Tarmac diplomatique de la saison, c'est vers la Tunisie que nous porterons nos regards. Après la lecture de l'article **Kasserine, ou la Tunisie abandonnée** de Laura-Maï Gaveriaux, paru dans Le Monde diplomatique de janvier 2016, nous essaierons au cours de la rencontre de mieux sentir les contradictions et les enjeux qui traversent le pays. Sans oublier, bien sûr, la présence de la poésie tout au long de la soirée.

SAMEDI 18 MARS À L'ISSUE DU SPECTACLE DE LA JUSTICE DES POISSONS DÉBAT : « NOUS, EUX, TOUS : DANS QUELLE(S) LANGUE(S) PARLE LA JUSTICE DES HOMMES AUJOURD'HUI ? »

Animé par Catherine Coquio

Avec **Sophie Bessis, Henri Jules Julien, Farouk Mardam Bey, Zahia Rahmani**

Le monde où nous vivons est-il livré à la « justice des poissons » ? Les gros poissons aujourd'hui, qui sont-ils, où vivent-ils, et qui est ce « nous » qui habite le « monde » ? La richesse des grandes villes fait-elle de leurs citoyens, qu'ils le veuillent ou non, de gros poissons qui dévorent les petits, des criminels inconscients de leurs crimes ? Ces grandes villes d'aujourd'hui, qu'ont-elles à voir avec les « villes de refuge » des Hébreux bibliques, ces villes d'ancienne Palestine où les armes étaient interdites, car il fallait pouvoir y abriter les « meurtriers par inadvertance », ceux qui avaient tué sans le vouloir, contre la colère des vengeurs ? Les grandes villes d'aujourd'hui ne sont plus des refuges pour personne. Petit ou gros, aucun poisson n'y vit en sécurité. Mais la violence qui frappe aujourd'hui ces villes, qu'a-t-elle à voir avec la justice ? Existe-t-il une langue commune pour dire la justice du monde et pas seulement le monde sans refuge, livré au cercle des représailles sans fin ? Dans quelle langue est-il possible de dire « nous » ? Que signifie « traduire » quand il manque un nous ?

JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE

LUNDI 20 MARS | 18 H TABLE RONDE : KALISKY HIER ET AUJOURD'HUI

À l'occasion de la parution du numéro 71 de la revue *Francofonia* : **Kalisky l'intempestif ? Relectures contemporaines d'une œuvre du XX^e siècle**, sous la direction d'**Aurélia Kalisky et Agnese Silvestri**.

Avec **Maria Chiara Gnocchi** (professeure associée de littérature française à l'Université de Bologne et directrice de la revue *Francofonia*), **Pietro Pizzuti** (auteur, comédien et metteur en scène), **Marc Quaghebeur** (écrivain et directeur des Archives et du Musée de la littérature de Bruxelles), **Agnese Silvestri** (professeure associée de littérature française à l'Université de Salerno).

« Le regard braqué sur le passé récent et l'actualité de son époque (la décennie 1970-1980), l'œuvre de René Kalisky, dramaturge belge d'origine juive polonaise (1936-1981), fut perçue comme trop dérangeante en son temps. À ce titre, elle ne cesse de questionner le nôtre. Son projet esthétique nous apparaît aujourd'hui extraordinairement moderne. » *Francofonia* 71

Suivie de la **LECTURE** d'un extrait de **Falsch**, dernière pièce de Kalisky.

« Les membres d'une famille persécutée sous le national-socialisme se retrouvent pour fêter leur arrivée parmi les morts – arrivée qui est en même temps un retour du dernier des leurs. » **Lecture** par **Octogone**, laboratoire de création théâtrale, dirigée par **Maria Cristina Mastrangeli** avec **Gerardo Maffei, Pietro Pizzuti, Ludovic Poucet, Anna Romano, Alma Sammel, Fabrice Scott**.

LUNDI 20 MARS | 20 H ÉCRIRE EN FRANÇAIS, VENIR D'AILLEURS

RENCONTRE organisée et modérée par **Bernard Magnier** et ponctuée de lectures par la **Plume Francophone** avec des écrivains nés hors de France ou dans une famille née hors de France et ayant choisi le français comme langue d'écriture. Comment devient-on « francophone » ? Dit-on mieux certaines choses dans une autre langue ? La langue de la mère/du père vient-elle se mêler ou non dans la langue d'écriture ? De quelles façons ? Y a-t-il complémentarité ou conflit entre ces langues ? Quels sont les sujets abordés ? Quels sont les liens littéraires entretenus avec le pays d'origine ? Entre le lieu romanesque et le lieu d'écriture ?

Voici quelques-unes des questions qui seront abordées avec **les écrivains invités dont les familles sont venues du Liban, du Vietnam, du Cameroun, d'Iran ou du Rwanda** :

Zeina Abirached est née en 1981 à Beyrouth où elle a suivi des études de graphiste avant de venir en France et de s'initier aux techniques d'animation. Elle réside désormais à Paris et se rend régulièrement au Liban. Ses albums, en large partie autobiographiques, offrent le regard d'une petite fille sur son enfance, sa famille, son quartier, sa rue, son immeuble et sur la tourmente libanaise vécue au plus près du quotidien. Sa dernière parution, **Le Piano oriental**, conte les mésaventures de son ancêtre, inventeur d'un « piano métis » capable de jouer les musiques orientales. Elle a illustré la page 30 du présent journal. **Le Piano oriental**, Casterman, 2015

Doan Bui est née dans une famille vietnamienne en 1974 et a grandi au Mans. Journaliste à l'*Obs*, elle a reçu le prix Albert Londres 2013 pour son reportage sur les immigrés tentant d'entrer en Europe. Elle a publié, en 2016, **Le Silence de mon père**, un premier roman très personnel, sur sa famille et les liens entretenus au sein de celle-ci avec le « passé » vietnamien. **Le Silence de mon père**, L'Iconoclaste, 2016

Kidi Bebey est née à Paris en 1961. Journaliste, auteure de livres pour jeunes lecteurs (en particulier de romans et de biographies de personnalités africaines : Modibo Keita, Kwame Nkrumah, Miriam Makeba), Kidi est la fille de Francis Bebey, musicien et chanteur camerounais pionnier des musiques africaines en France. Elle vient de publier **Mon royaume pour une guitare**, livre dans lequel, au-delà de la figure du père, est contée l'aventure d'une famille, la confrontation pour le jeune couple camerounais à une nouvelle vie parisienne loin du pays natal, avec ce que cela peut supposer d'accueils et de rejets, de sympathies et de tracasseries, de douleurs lancinantes et de réjouissantes découvertes.

Mon royaume pour une guitare, Michel Lafon, 2016

Nairi Nahapétian est née en 1970 en Iran dans une famille arménienne et vit à Paris où elle est journaliste. Elle recourt au roman policier pour déployer des intrigues dans lesquelles la politique iranienne n'est pas absente. Ses livres offrent une plongée au cœur de la société iranienne et sont autant de prétextes pour décrire et dénoncer les dérives du régime et donner une autre image du pays et de ses habitant(e)s.

Le Mage de l'hôtel Royal, L'Aube noire 2016

Dorcy Rugamba est né en 1969 au Rwanda. Comédien, auteur et metteur en scène, il réside en France puis en Belgique, après 1994. Il a co-écrit le spectacle **Rwanda 94** et travaille sur plusieurs projets en Europe et en lien avec son pays natal. **Marengo**, Éditions Dati'Mbeti, 2005

THÉÂTRE

AMER

L'appel à la prière, les taxis jaunes, la palmeraie, la première cigarette, les confidences, le désert, les mouettes et la musique de la mer...

Amer débusque les souvenirs lovés au creux de l'intime, dans les interstices de la mémoire d'une jeune fille qui a fait la promesse de retourner au bled enterrer les cendres de sa grand-mère. Depuis l'enfance, elle narre son histoire et regarde sa grand-mère comme son pays, l'Algérie, avec une tendre connivence et un sourire complice.

Texte | Amine Adjina

Mise en scène | Amine Adjina, Azyadé Bascunana

Direction d'acteur | Amine Adjina

Avec Azyadé Bascunana

Création lumière | Olivier Modol

Création sonore | Damien Fadat

Administration | Audrey Thiery

21 MAR.



23 MAR.
2017

MAR. & JEU. | 14H30 & 20H
MER. | 20H
DURÉE 1H



Production Compagnie La Chouette Blanche
Coproduction L'Estive - Scène Nationale de Foix et d'Ariège,
Théâtre Jean Vilar - Montpellier
Soutiens Le Tarmac - La scène internationale francophone, Communauté des
communes du Lodévois et Larzac
Pour la résidence d'écriture Théâtre de la Vista - Montpellier

« LE COUPLE ALGÉRIE-FRANCE M'INTÉRESSE PARCE QU'IL ME CONSTITUE »

ENTRETIEN AVEC AMINE ADJINA, AUTEUR ET CO-METTEUR EN SCÈNE

En écrivant *Amer*, vous avez répondu à une demande d'Azyadé Bascunana. Quelles étaient les attentes, les contraintes d'une telle demande ?

La rencontre avec Azyadé s'est faite autour d'un projet sur l'Algérie où nous étions tous deux acteurs. Nous avons voulu poursuivre cette collaboration. Le travail de compagnie d'Azyadé s'articule autour de commandes d'écriture qu'elle passe à des auteurs. Pour celui-ci, elle m'a commandé à la fois le texte et la mise en scène. Sa demande s'est très vite articulée autour de sa promesse de disperser les cendres de sa grand-mère en Algérie. Promesse qu'elle n'a toujours pas pu honorer. Il n'y avait pas d'attentes particulières. J'ai eu une grande liberté. Ma seule contrainte a été la forme du monologue.

À quelle distance de l'histoire personnelle d'Azyadé vous êtes-vous placé ? Dans une grande fidélité au récit initial ? Dans une grande liberté d'écriture ?

Le travail s'est fait dans l'échange. Nous avons beaucoup discuté et j'ai aussi préparé des questions auxquelles elle devait répondre par écrit. J'aime beaucoup ces deux procédés. À l'oral, ce sont les choses dites parfois inconsciemment, un peu par hasard, qui m'intéressent.

La façon de formuler m'intéresse parfois davantage que ce qui est dit. J'essaie par la suite de restituer au plateau cet état premier, celui de l'aveu. Avec l'écrit, c'est souvent plus difficile, c'est pourquoi les questions sont précises. J'aime la responsabilité de l'écriture. On ne peut donc pas parler de récit initial car il n'existait pas ou n'était pas structuré. Disons plutôt qu'un récit s'est constitué au fur et à mesure de nos échanges.

Au-delà de l'histoire personnelle et du couple grand-mère/petite fille, n'est-ce pas la relation Algérie-France qui vous a intéressé en écrivant ce texte ?

Evidemment ! Le couple Algérie - France m'intéresse en premier lieu parce qu'il me constitue. J'en suis un enfant et un héritier. Écrire ce texte m'a permis de me confronter à ma propre relation à cette histoire et à ce que j'avais envie d'en raconter intimement. Il y a encore beaucoup de textes qui sommeillent en moi et qui interrogent ma relation à cette histoire. Je viens d'ailleurs d'écrire un texte *Arthur et Ibrahim* qui aborde une autre facette de ce couple, à travers la relation entre deux jeunes garçons.

Nous n'avons pas fini de parler de cette relation et notamment du traumatisme de la guerre d'Algérie et des blessures qui sont encore vivaces et dont nous ne cessons de voir les impacts.

Amer, pourquoi ce titre ?

Cela vient d'un poème de Mahmoud Darwich dans lequel il parlait des oranges amères qu'il y avait dans le jardin de ses parents avant qu'ils ne soient obligés de s'exiler au Liban pendant la guerre de 48. Dans mon souvenir, il en parlait comme d'une chose perdue qu'il ne retrouvera jamais... L'exil a toujours le goût de l'amertume.

Pourquoi avez-vous choisi le cadre des années 90 ?

Parce que cela fait partie de l'histoire contemporaine algérienne. Pendant la décennie sanglante des années 90, j'allais tous les étés en Algérie pendant deux mois pour retrouver ma famille. J'allais à Oran qui a été relativement épargnée par ces événements mais les gens en parlaient énormément. Il y avait plein de fantasmes et d'histoires qui circulaient. Tout le monde pensait détenir la vérité sur ce qui se passait.

De plus, je voulais parler de l'assassinat de Cheb Hasni qui m'a profondément marqué parce que c'était un chanteur que j'écoutais beaucoup. En Algérie, il y avait une vénération de Cheb Hasni. Aujourd'hui encore, il est considéré dans les milieux populaires comme un des plus grands chanteurs de raï. Il incarnait une figure du romantisme kitsch que je trouve très belle encore aujourd'hui. Les femmes écoutaient

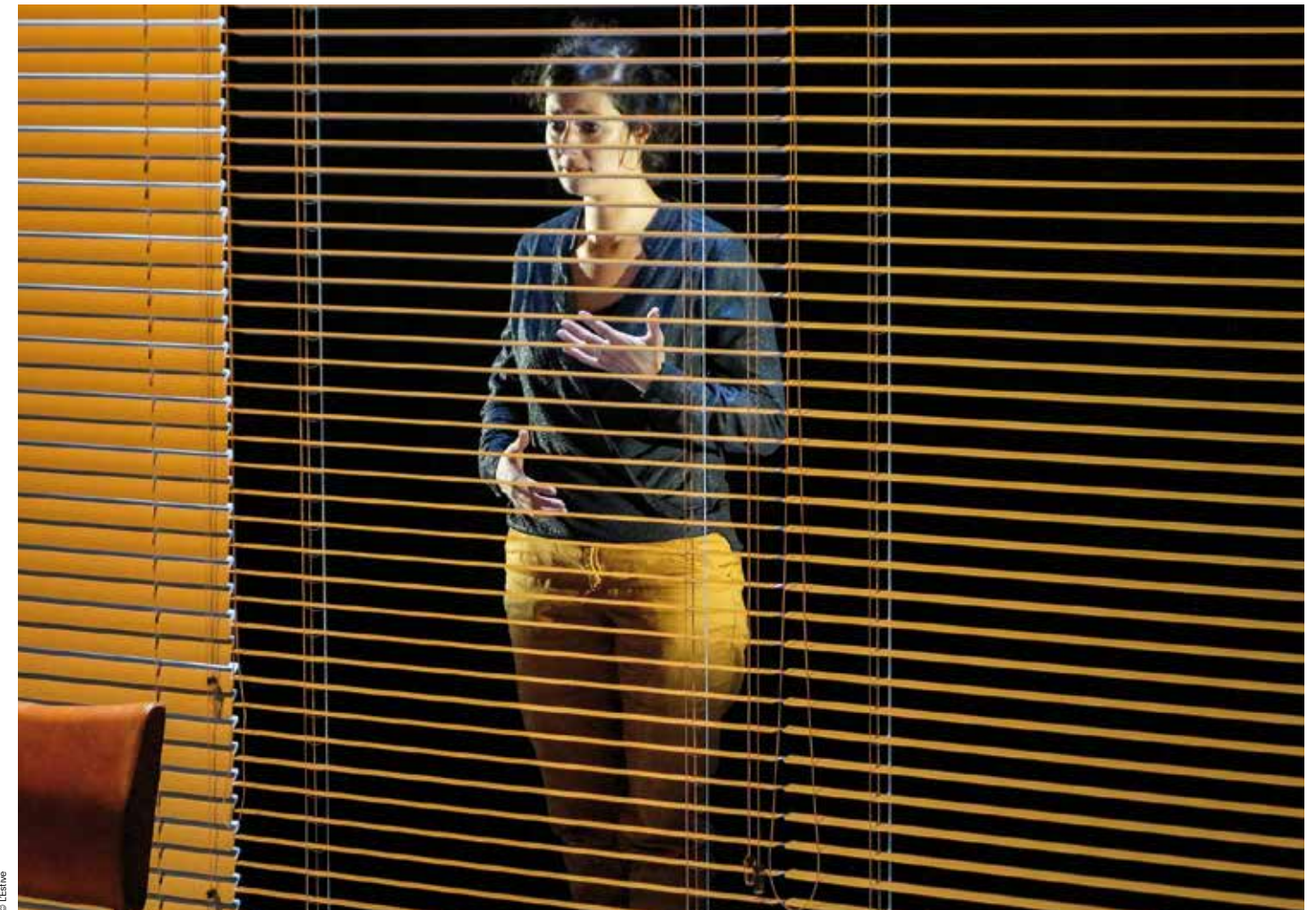
beaucoup Cheb Hasni. À son enterrement, il y a eu une foule importante. Quelques mois avant de mourir, il a écrit une chanson qui parle de sa propre mort. Une chanson prémonitoire.

Vous avez qualifié votre travail de « fiction biographique ». Jusqu'où la fiction a-t-elle pu s'immiscer dans la biographie ?

La fiction est partout. Dans ce qui est vrai et dans ce qui est inventé. Tout est projection et passé à la moulinette de la fiction. L'enjeu du texte est de savoir à qui appartient la fiction. Est-ce la fiction de la comédienne ? De l'auteur ? Du spectateur ? Tout y est une affaire de construction et donc de fiction.

La dernière phrase de votre texte est : « Est-ce qu'au théâtre on répare la mort ? ». Quelle est votre réponse ?

C'est une phrase qui était dans une précédente version du texte. Aujourd'hui, elle n'apparaît plus même si elle continue d'interroger l'enjeu de ce texte. Je n'ai toujours pas la réponse. Ce qui est sûr, c'est qu'au théâtre on convoque la mort et que cette convocation peut réparer au sens de guérir. J'ai toujours entendu dire chez moi que si les enfants ne paient pas la dette des parents, les portes du paradis leur restent fermées. C'est une façon de dire que les morts ne cessent jamais d'être vivants et de se rappeler à nous.



Amer sera prochainement édité dans la collection **Libres Cours au Tarmac**, éditions Passages.

« Une façon de rendre hommage à ma grand-mère »

Azyadé Bascunana

ENTRETIEN AVEC AZYADÉ BASCUNANA, CO-METTEURE EN SCÈNE ET INTERPRÈTE

Vous avez été à l'origine du spectacle en demandant à Amine Adjina de raconter vos liens avec votre grand-mère et avec l'Algérie. Outre les éléments biographiques transmis à Amine Adjina, lui avez-vous donné des consignes pour l'écriture de la pièce ?

Je n'ai pas donné de consignes mais plutôt fait part des désirs que j'avais en imaginant ce projet. C'est au travers des discussions et des échanges que nous avons que le projet s'est défini. En m'adressant à Amine, j'avais confiance car je connaissais son écriture, grâce aux monologues qu'il avait déjà écrit pour le théâtre, et je savais que son rapport particulier avec l'Algérie teinterait d'une certaine façon le texte. Au début, nous avons défini les grands axes, la forme du monologue, la durée, les types d'espaces qui pouvaient être évoqués. En dehors des éléments biographiques, nous avons parlé longuement de notre rapport à l'Algérie, au théâtre, de notre lien affectif mutuel pour Marguerite Duras, pour Tchekhov et *La Mouette* en particulier. Ces discussions ont aussi inspiré des axes dramaturgiques et nourri l'écriture.

Peut-on dire que la pièce est en quelque sorte une autre façon d'accomplir la promesse faite à votre grand-mère de ramener ses cendres en Algérie ? L'avez-vous envisagée ainsi ?

La promesse est un élément dramaturgique inventé par Amine. En réalité, je n'ai pas promis directement à ma grand-mère de ramener ses cendres en Algérie mais nous en avons parlé et c'était une chose qu'elle désirait. En imaginant ce spectacle c'était une façon de me rapprocher de cet acte et de cette question : comment le faire ? L'enjeu de ce projet était aussi de confronter la fiction et la réalité et de questionner à cet endroit le pouvoir du théâtre. Est-ce qu'un acte peut en remplacer un autre ? Et puis ce spectacle est aussi pour moi une façon de rendre hommage à ma grand-mère.

« Avec le Tarmac... le sentiment d'être à la maison »

Amine Adjina

Je suis arrivé au Tarmac comme acteur avec *Les Damnés de la Terre*, le spectacle de Jacques Allaire, écrit à partir des textes de Frantz Fanon. Ce spectacle a été fondateur à plus d'un titre pour moi. À la fois par la découverte de l'écriture et des thèmes de Fanon, par les artistes que j'y ai côtoyés, et par ma rencontre avec l'équipe du Tarmac. Très vite, j'ai intégré le comité de lecture puis la proposition de programmer *Amer* cette saison est arrivée, ainsi que le début d'un partenariat avec le collègue Gambetta autour du projet *Fenêtre sur cour* pendant deux ans*.

Un autre texte que j'ai écrit à destination des jeunes, *Arthur et Ibrahim*, y sera créé la saison prochaine. À chaque collaboration, une étape de plus a été franchie, et, à chaque fois, la sensation toujours plus grande d'être « à la maison ».

Le Tarmac est une maison réunie autour d'un projet fort : la francophonie. Quand j'y viens, c'est le monde que j'y vois et d'une certaine manière c'est la France avec son histoire et sa diversité. Les lieux comme le Tarmac sont rares, si rares...

C'est pourquoi j'ai le sentiment que cette maison est aussi un peu la mienne.

Amine Adjina

* *Fenêtres sur cour* est un projet d'occupation artistique du collège Gambetta (Paris 20^e) mené par la Compagnie du Double dirigée par Amine Adjina et Émilie Prévosteau. Il s'agit d'impliquer tout un niveau de classe sur deux années (la 4^e puis la 3^e) et de créer avec eux un véritable vivier artistique au sein de l'établissement.

THÉÂTRE D'OBJETS

23 MAR.



25 MAR.
2017

JEU. & VEN. | 20H
SAM. | 16H
DURÉE 1H

Job a une foi inébranlable en l'homme. Dans cette pièce d'Éric Deniaud, Job est une marionnette dont la vie nous est contée sous la forme d'une poésie d'images et de mots, de danse, de musique et de théâtre d'ombre, afin de nous livrer la destinée de ce personnage, riche de sa révolte et de son insoumission.

Texte | Matéi Visniec
Mise en scène | Éric Deniaud
Musique | Dominique Pifarély
Voix | Roger Assaf
Avec Aurélien Zouki, Marielise Youssef Aad, Dana Mikhail, Dominique Pifarély
Création sonore | Christophe Hauser
Création lumière | Riccardo Clementi
Scénographie, marionnettes, vidéo | Éric Deniaud
Assistanat construction, vidéo | Tamara Badreddine

Collaboration artistique | Cécile Maudet, Lena Osseyran, Ahmad Khouja
Traduction en langue libanaise | Chrystèle Khodr, Roger Assaf
Chargée de production | Virginie Crouail

Production | Archipels Cie Dominique Pifarély
Coproducteur | Collectif Kahraba, ExtraMuros, TJP CDN-Alsace, Le Tas de Sable - Amiens
Partenariats | La NEF - Manufacture d'utopies, Théâtre des 4 saisons - Gradignan, Théâtre de la Licorne - Dunkerque
Soutiens | DRAC Île-de-France, DRAC Nouvelle-Aquitaine, ADAMI, SPEDIDAM, Institut Français - Beyrouth, Association Shams - Beyrouth, ONDA - Office National de Diffusion Artistique



« ET J'AI TOUJOURS EU EN MOI CETTE FORME D'AMOUR : J'AI CRU EN L'HOMME »

« IL Y A DU MAGRITTE CHEZ MATÉI VISNIEC »

Il y a du Magritte chez ce dramaturge né en Roumanie en 1956 qui a choisi la France et la langue française pour écrire un théâtre d'interrogations, un théâtre sans cesse en référence comme ses titres en témoignent : *Le Dernier Godot*, *Richard III n'aura pas lieu*, *La Machine Tchekhov*, *Les Détours Cioran* ou *Mansarde à Paris avec vue sur la mort*. Il y a du Magritte chez ce philosophe devenu écrivain qui ne devrait pas renier *Les vacances de Hegel*, ce tableau pour lequel Magritte a imaginé un parapluie surmonté d'un verre rempli d'eau...

Il y a du Magritte lorsqu'il écrit *Lettres aux arbres et aux nuages*, lorsque l'absurde s'imisce au cœur de ses titres, *L'Histoire des ours panda racontée par un saxophoniste qui a une petite ami à Francfort* ou *La Vieille Dame qui fabrique 37 cocktails Molotov par jour*...

Il y a du Magritte lorsque le dramaturge offre un théâtre décomposé dans lequel le metteur en scène doit choisir l'ordre des répliques, reconstruire la pièce à sa guise, tel un puzzle sans modèle définitif, ou lorsque le romancier livre

un roman kaléidoscopique *Le Marchand de première phrase*, dans lequel un écrivain éprouve son propre matériel de travail, le remet en doute et en question, un peu comme s'il écrivait une œuvre intitulée... Ceci n'est pas un livre.

Ainsi Matéi Visniec joue de la déraison et de la dérision. Il joue Dada et Kafka, le coq et l'âne, tour à tour, austère et facétieux, grave et cocasse. Depuis son exil en France en 1987, le réfugié politique est devenu un réfugié linguistique et la langue française est devenue son arme et armure. En quelque trente ans, il est tout simplement devenu l'un des dramaturges vivants de langue française les plus joués, dans son pays d'origine comme en France (le plus joué dans le off du festival d'Avignon!) et dans une trentaine de pays de par le monde.

« Ses racines en Roumanie, ses ailes en France », Matéi Visniec croit au théâtre, à la poésie, au pouvoir de l'art sur les oppressions et les dictatures et peut-être, a-t-il, à l'instar de ce Job inventé pour ces *Paysages de nos larmes*, la suprême utopie de croire en l'homme...

Bernard Magnier



© Eric Deniaud

« ET SI L'HUMANITÉ ESSAYAIT, POUR UNE FOIS, DE CROIRE... EN L'HOMME ? »

ENTRETIEN AVEC MATÉI VISNIEC, AUTEUR

« J'ai demandé à Matéi Visniec d'écrire un monologue pour un Job qui, envers et contre tout, continue de croire que " l'homme est un vrai miracle sur terre " »... C'est ainsi qu'Éric Deniaud raconte la demande qu'il vous a adressée. Comment avez-vous réagi à cette demande ?

Je connaissais déjà le travail d'Éric Deniaud qui est un grand artiste et un grand poète de la marionnette et de l'image. Il avait déjà travaillé sur mes textes réunis dans *Théâtre décomposé*, ou *L'homme poubelle*. Le travail sur Job s'inscrit dans la continuité de cette complicité artistique. J'ai été heureux de répondre à l'invitation d'Éric, d'autant plus qu'il me laissait la totale liberté d'approche par rapport au thème.

Si vous deviez nous présenter votre Job... Qui est-il ?

Un hymne à l'être humain. Et implicitement un hymne à l'humanité, malgré la longue série de désastres moraux et de contradictions insupportables qui marquent l'histoire de l'homme. Je pense que nous devrions aujourd'hui, en ce moment où la mondialisation bat de l'aile et s'avère une impasse, nous inspirer des idéaux de la Renaissance, remettre l'homme (et non pas l'argent ou le commerce ou le profit ou la compétition) au centre de tout projet économique, politique et social.

Éric Deniaud vit et travaille à Beyrouth. Dans quelle mesure ce contexte a-t-il influencé votre écriture ? Avez-vous d'autres références géopolitiques ?

Je pense qu'Éric a été intéressé par le personnage de Job justement parce qu'il vit dans un pays où la cohabitation entre les diverses communautés n'a pas été facile (les plaies de la guerre civile ne sont pas encore guéries au Liban), mais où il y a un espoir et un projet de vivre ensemble. Comme journaliste à RFI, je suis, moi aussi, en contact quotidien avec les plaies du monde et j'ai essayé, dans mon texte, de trouver un message susceptible d'être universel...

« J'ai cru en l'homme » n'est-ce pas la phrase clé de ce texte ?

Oui, c'est la phrase clé de mon texte qui résonne comme un pendant au « Je crois en Dieu » que le personnage biblique ne cesse de prononcer. Mais pour moi, le pari n'était pas de reprendre le message biblique, mais de suggérer que nous avons besoin aujourd'hui d'un nouveau pacte avec nous-mêmes. Croire en l'homme, apprendre à croire en l'homme me paraît comme la vraie urgence, une forme de religion universelle à laquelle nous devrions tous adhérer. L'histoire des hommes qui croient en Dieu est semée de massacres et de guerres épouvantables, de cruauté, d'intolérance et d'échecs. Et si l'humanité essayait, pour une fois, de croire en... l'homme ? C'est le message central de mon texte.

« IL N'Y A DE POÉSIE QUE DANS L'INTRANQUILLITÉ »

J'aimerais penser une dramaturgie visuelle comme on travaille une écriture poétique.

Il s'agit d'une histoire qui nous est racontée, mais dont le sens nous échappe parfois, parce que c'est comme ça dans la vie : les choses nous échappent et nous ne les contrôlons plus.

Au Proche-Orient, nous ne contrôlons plus rien...

À force d'avoir des amis au Liban, en Syrie, à Gaza, en Égypte, de les voir perdre tout régulièrement, Job s'est rappelé à moi, celui qui perd tout parce que Satan défie Dieu de le mettre à l'épreuve.

Job qui, sur son tas de cendres, maudit le jour de sa naissance sans jamais renier celui qui l'a créé.

J'ai demandé à Matéi Visniec de m'écrire un monologue pour Job. Je connais Matéi depuis plus de dix ans. J'ai travaillé quelques-uns de ses textes et un respect mutuel nous unit.

Il a écrit un Job qui, envers et contre tout, continue de croire que « l'homme est un vrai miracle sur terre ».

Éric Deniaud



© Eric Deniaud

THÉÂTRE

LE DÉTERREUR

Mohammed Khaïr-Eddine est un poète visionnaire, un rêveur errant qui a intégré dans son œuvre les mythes fondateurs de la culture marocaine et qui fustige à tout-va toutes les figures de l'autorité. Cédric Gourmelon fait entendre la voix oubliée et les mots dressés de l'écrivain rebelle. Le propos est cru et nu, comme la poésie qui le porte. Un séisme dont la beauté vénéneuse semble renaître du sordide.

29 MAR.



31 MAR.
2017

MER. JEU. VEN. | 20H
DURÉE 1H20



D'après *Le Déterreur* de Mohammed Khaïr-Eddine
(Éditions du Seuil)

Mise en scène, adaptation | Cédric Gourmelon

Avec | Ghassan El Hakim

Scénographie, lumières | Cédric Gourmelon

Régie Plateau | Antoine Hordé

Production | Réseau Lilas

Production, diffusion | Morgann Cantin-Kemarrec

Production | Réseau Lilas

Soutiens | Institut Français, Ville de Rennes, Institut Français du Maroc,
Institut Français de Casablanca, Le Tarmac - La scène internationale francophone

UN SPECTACLE CHOC AU SERVICE D'UNE POÉSIE VIVIFIANTE

Le projet est à la fois simple et ambitieux, faire découvrir et donner à entendre la langue de Mohammed Khaïr-Eddine, sa puissance poétique, sa subtilité et sa force. J'ai choisi de travailler avec un seul acteur (une seule voix et un seul corps), pour d'autant mieux en saisir son amplitude stylistique, ses contrastes, sans les parasites qu'auraient amenés des voix différentes. Un seul acteur donc, incarnant à la fois le héros du roman, le narrateur et le texte lui-même.

Je souhaitais travailler avec un acteur marocain et j'ai proposé à Ghassan El Hakim, qui est pour moi l'un des plus doués de sa génération, de m'accompagner dans cette aventure. Il évolue dans sa solitude sur un plateau entièrement recouvert d'une matière primitive, terre ocre, parsemée de petits cailloux que l'on trouve dans le sud marocain à la frontière du désert. L'espace doit raconter le vide pour qu'il puisse être l'écrin de l'essentiel : l'écriture et la poésie de Khaïr-Eddine.

L'adaptation ne pourra évidemment pas aborder tous les sujets du roman. Certains thèmes m'importent plus particulièrement, notamment le parcours de l'auteur dans la France des années 60-70, sa révolte face aux conditions de vie des immigrés, sa participation à la construction du premier bidonville de Nanterre, ses analyses critiques sur les sociétés françaises et marocaines de l'époque.

J'ai choisi de me concentrer sur l'histoire de ce narrateur/auteur en révolte, Khaïr-Eddine lui-même, se retrouvant régulièrement dans la peau de ce personnage de roman nécrophage, en reconstituant son parcours, son enfance au Maroc, son exil en France, sa condition d'ouvrier immigré, son retour fantasmé au pays...

Le spectacle démarre par l'apparition du personnage prisonnier qui perdra progressivement son aspect théâtral (son masque d'argile) pour ne plus incarner qu'une métaphore, support au roman de la vie de l'auteur. Je souhaite n'user d'aucun artifice théâtral particulier, encore une fois, ce sont les mots de l'auteur qui doivent résonner. Je souhaite un spectacle choc, sans concession, au service d'une poésie vivifiante.

Cédric Gourmelon

SOIRÉE EN ÉCHO : jeudi 30 mars, à l'issue de la représentation, rencontre autour des personnalités et des œuvres pionnières de **Driss Chraïbi** (1926-2007) et de **Mohammed Khaïr-Eddine** (1941-1995) avec **Fouad Laroui**, romancier et nouvelliste marocain, dernier titre paru : **Ce vain combat que tu livres au monde** – Julliard 2016.

MOHAMMED KHAÏR-EDDINE, UN HOMME DÉCHIRÉ ET UN POÈTE INSURGÉ

Né en 1941 dans le sud du Maroc, Mohammed Khaïr-Eddine suit des études à Casablanca. Il s'intéresse très vite à la poésie et écrit quelques textes. En 1960, le séisme qui ravage la ville d'Agadir va être pour le jeune homme un traumatisme majeur. Il est envoyé sur place pour enquêter et, dès lors, cette catastrophe ne cesse de hanter son œuvre et devenir une sorte de métaphore récurrente du chaos et de la reconstruction qui devrait lui succéder. C'est durant ces années qu'il commence à écrire *Agadir*, le roman qui va le révéler à un large public en 1967.

Dans les années qui suivent, en rupture avec la famille comme avec le pays, il quitte le Maroc et vient en France en 1965. Il collabore aux revues qui sont alors le laboratoire des jeunes poètes, parmi lesquelles, bien sûr, la revue *Souffles*, créée au Maroc en 1966 et animée par son compatriote Abdellatif Laâbi. Pour survivre dans l'exil, il est ouvrier et mineur mais, peu à peu,

il est reconnu dans le monde des lettres, travaille à la radio (France Culture) et publie plusieurs romans (dont *Le Déterreur* en 1973) et recueils de poèmes. En 1979, il décide de rentrer au Maroc et publie *Légende et vie d'Agoun'chich*. Il décède en 1995.

Mohammed Khaïr-Eddine est un homme déchiré dont l'œuvre est marquée par une volonté manifeste d'agir sur la langue et de créer une écriture éruptive et insolite. Une œuvre chaotique et déroutante, souvent cocasse, parfois énigmatique, dans laquelle perce un mal-être permanent, une déchirure profonde que l'écriture n'est pas parvenue à cicatrifier. Injustement oubliée, son œuvre (en large partie publiée par les éditions du Seuil) est aujourd'hui quasi introuvable, à l'exception de quelques rééditions plus récentes par les éditions Tarik au Maroc.

Bernard Magnier



© Réseau Lilas

QUELQUES TITRES DE MOHAMMED KHAÏR-EDDINE

Romans

Agadir, Le Seuil, 1967 / rééd. Tarik, 2004

La ville venant d'être détruite par un séisme, un fonctionnaire y est envoyé... Un texte déroutant qui mêle les genres (roman, poésie, théâtre), bouleverse la narration, abandonne volontiers la ponctuation et prend prétexte de l'intrigue pour évoquer un monde chaotique à reconstruire.

Moi l'aigre, Le Seuil, 1970 / rééd. Tarik, 2002

Le Déterreur, Le Seuil, 1973 / rééd. Tarik, 2001

Une odeur de mantèque, Le Seuil, 1976 / rééd. Tarik, 2004 / Points Seuil, 2016

Une vie, un rêve, un peuple toujours errants, Le Seuil, 1978 / rééd. Tarik, 2002

Légende et vie d'Agoun'chich, Le Seuil, 1984 / rééd. Tarik, 2001
L'épopée chevaleresque d'un bandit d'honneur qui veut venger le meurtre de sa sœur. Avec l'un de ses comparses en révolte, il devient un résistant à l'opresseur...

Il était une fois un vieux couple heureux, Le Seuil, 2002 / Points

Poésie

Nausée noire, Siècle à mains (Londres), 1964

Faune détériorée, Encre vives, 1966 ; William Blake and co, 1997

Soleil arachnide, Le Seuil, 1969 ; Gallimard, 2009

Mémorial, Le Cherche Midi, 1991

Entretiens

Le Temps des refus, L'Harmattan, 1999

TRAVERSÉES DU MONDE ARABE

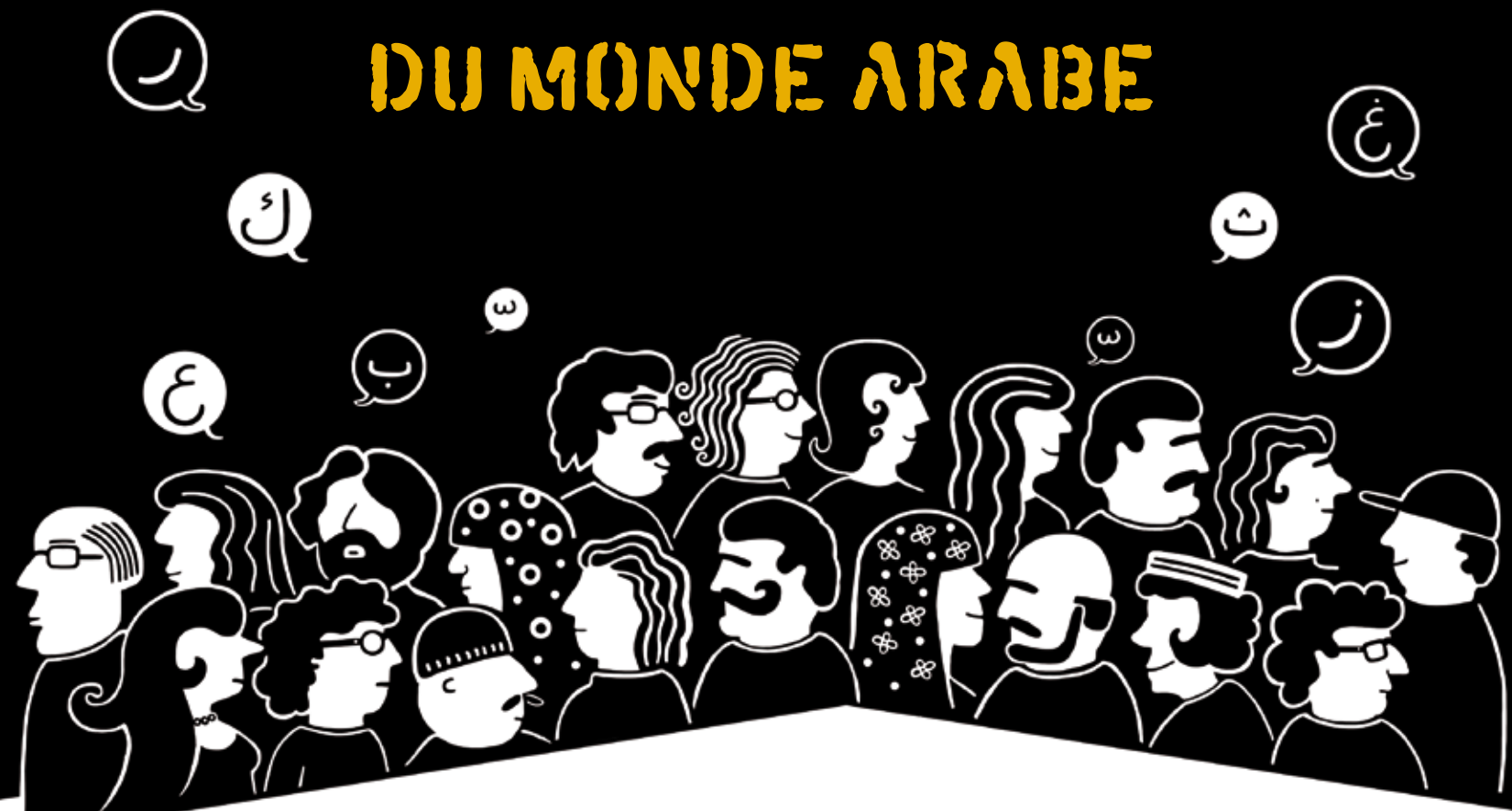


ILLUSTRATION DE ZEINA ABIRACHED

ILLUSTRATION DE ZEINA ABIRACHED



RÉSERVATIONS

sur le site LETARMAC.FR

par téléphone 01 43 64 80 80

par mail resa@letarmac.fr

ou sur place du mardi au vendredi de 15h à 19h

LE TARMAC – LA SCÈNE INTERNATIONALE FRANCOPHONE
159 avenue Gambetta | 75020 Paris

LES TARIFS

abonnement « TRAVERSÉES DU MONDE ARABE »

3 spectacles 36 € (12 € la place)

OU

3 SPECTACLES 30 € (10 € la place)

pour les demandeurs d'emploi, étudiants et moins de 28 ans

Offre 3 spectacles disponibles sur notre site letarmac.fr

dans la rubrique « Abonnement en ligne »

ou par téléphone au 01 43 64 80 80

OU

25 € Tarif plein

12 € Tarif demandeurs d'emploi, étudiants, jeunes (moins de 28 ans)

16 € Tarif Seniors (+ 65 ans), habitants du 20^e arrondissement

6 € Allocataires des minimas sociaux, Tarif enfants de -12 ans

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION | VALÉRIE BARAN - RÉDACTION | BERNARD MAGNIER
IMPRESSION | VINCENT IMPRIMERIES-TOURS - GRAPHISME | ELEMENT-S
PHOTOS DE COUVERTURE | JALAL SEPEHR - ILLUSTRATION DE LA PAGE 30 | ZEINA ABIRACHED

LE TARMAC – LA SCÈNE INTERNATIONALE FRANCOPHONE

159 AVENUE GAMBETTA | 75020 PARIS | 01 43 64 80 80 - WWW.LETARMAC.FR
342 479 821 R.C.S. PARIS / LICENCES D'ENTREPRENEUR DE SPECTACLES - 1052228 - 1052085 - 1052086 - 1053875

LE PROGRAMME TRAVERSÉES DU MONDE ARABE

THÉÂTRE | PAGE 4

KAMYON 21 FÉV. > 25 FÉV.

DURÉE 55 MIN
MAR. & MER. | 10H, 14H30
JEU. & VEN. | 14H30, 20H
SAM. | 14H, 16H
Texte & mise en scène

Michael De Cock

Le spectacle est présenté dans un camion installé place de la Réunion (20^e arrondissement)

THÉÂTRE | PAGES 5-7

GALILÉE 22 FÉV. > 25 FÉV.

DURÉE 1H30
MER. JEU. & VEN. | 20H
SAM. | 16H

Extraits de *La Vie de Galilée*
de **Bertolt Brecht**

Conception & mise en scène
Frédéric Maragnani

THÉÂTRE | PAGES 8-11

LE QUATRIÈME MUR 1^{ER} MARS > 4 MARS

DURÉE 1H30
MER. JEU. & VEN. | 20H
SAM. | 16H

D'après le roman de **Sorj Chalandon**
(Éditions Grasset)

Adaptation & mise en scène
Julien Bouffier

DANSE | PAGES 12-13

FATMEH 10 MARS > 11 MARS

DURÉE 55 MIN
VEN. | 20H
SAM. | 16H

Chorégraphie & mise en scène
Ali Chahrour

THÉÂTRE | PAGES 14-16

LES PARATONNERRES 14 MARS > 15 MARS

DURÉE 1H20
MAR. & MER. | 20H

Texte | **Marc-Antoine Cyr** (Quartett Éditions)
Mise en scène | **Didier Giraudon**

THÉÂTRE | PAGE 17

LA CIVILISATION, MA MÈRE ! ... 14 MARS > 17 MARS

DURÉE 1H

D'après le roman de **Driss Chaïbi**
(Éditions Denoël)

Conception & mise en scène | **Karim Troussi**
Hors les murs, dans les établissements scolaires et sociaux

THÉÂTRE | PAGES 18-19

DE LA JUSTICE DES POISSONS 17 MARS > 18 MARS

DURÉE 1H
VEN. | 20H
SAM. | 16H

Conception, écriture & mise sur scène
Henri Jules Julien

ÉVÉNEMENTS | PAGE 20

EN ÉCHO DES TRAVERSÉES 21 FÉV. > 31 MARS

4 MARS | Tarmac diplomatique
17 - 18 MARS | Réalité Virtuelle
18 MARS | Rencontre-débat
21 FÉV. > 31 MARS
Exposition *Pas si loin, la Syrie*
Installations vidéo & photo

ÉVÉNEMENT | PAGE 21

JOURNÉE DE LA FRANCOPHONIE 20 MARS

18H | Table ronde : Kalisky hier et aujourd'hui
20H | Rencontre : Écrire en français, venir d'ailleurs

THÉÂTRE | PAGES 22-24

AMER 21 MARS > 23 MARS

DURÉE 1H
MAR. & JEU. | 14H30, 20H
MER. | 20H

Texte | **Amine Adjina**

Mise en scène | **Amine Adjina, Azyadé Bascunana**

THÉÂTRE D'OBJETS | PAGES 25-27

PAYSAGES DE NOS LARMES 23 MARS > 25 MARS

DURÉE 1H
JEU. & VEN. | 20H
SAM. | 16H

Texte | **Matéi Visniec**

Mise en scène | **Éric Deniaud**

THÉÂTRE | PAGES 28-29

LE DÉTERREUR 29 MARS > 31 MARS

DURÉE 1H20
MER. JEU. & VEN. | 20H

D'après le roman de **Mohammed Khaïr-Eddine**
(Éditions du Seuil)

Mise en scène | **Cédric Gourmelon**